

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

P. G. Roy

LE CYCLOPAMA

VIN MARIANI

Le plus efficace et le plus agréable des **TONIQUES** et des **STIMULANTS**

Rend la **SANTÉ**, la **FORCE**, l'**ÉNERGIE**, la **VITALITÉ**.



Vin Mariani est le tonique le plus actif que nous possédons et le seul qui n'échauffe pas. J'ai ordonné ce reconstituant magistral depuis 25 ans avec satisfaction, à moi-même et à mes patients.

Prof. CHAS FAUVEL, M. D., Paris, France.

LAWRENCE A. WILSON & Cie, Montreal,
Seuls Agents au Canada

VOL. IV - NO. 3

Samedi, le 17 Avril 1897

UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant une fois la semaine

ARTS, SCIENCES, VOYAGES, HUMOUR, SPORT, MODES

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

1560, NOTRE-DAME

EN FACE DU PALAIS DE JUSTICE,

MONTREAL.

5 CTS
LE NUMERO

Bureau: 1560, rue Notre-Dame

Atelier de Photogravure: 1630, Notre-Dame

Merite..... Bien Gagne

Est digne des louanges qu'on lui décerne. Dans le cas présent, la louange semble également divisée entre le médecin et le remède qui porte son nom. Un esprit sérieux regardera au-delà du médicament pour accorder de la reconnaissance à l'inventeur.

Pilules Rouges du Dr Coderre Pour Femmes... Pales et Faibles

Donnent du crédit au docteur et à elles-mêmes ; nous avons le témoignage vivant d'une multitude de femmes qui ont été les victimes affligées de la FAIBLESSE FÉMININE et des souffrances qui l'accompagnent, et qui sont maintenant heureuses dans la jouissance d'une santé parfaite. Un nouvel avenir s'ouvre pour les désenchantées et les désespérées ; le moyen de l'atteindre est à la portée de toutes pour une émancipation complète de toutes les horreurs de cette épuisante maladie. Si vous avez des nuits sans sommeil et des douleurs dans le dos, si vous êtes pâle et faible au point d'être dégoûtée de la vie, nous vous offrons l'espérance, oui, certainement, d'un bonheur prochain, si vous voulez ESSAYER du moyen à votre disposition.

Demandez à votre pharmacien
une boîte de

Pilules Rouges du Docteur Coderre

En vente partout, 50c la boîte.
Expédiées par la malle. ADRESSEZ :
Etiquette Rouge. CIE CHIMIQUE
Évitez les contrefaçons. FRANCO-AMERICAINE
B. P. 2306, MONTREAL, CAN.

SIROP

O'HYPHOSPHITE
de Chaux

Ce nouveau remède est employé avec le plus grand succès pour la guérison de la Consommation et des différentes affections des poumons dont il fait disparaître en peu de temps les symptômes les plus graves. Sous son influence la Toux disparaît, les Sucurs nocturnes cessent, et le patient revient bientôt à la force et à la santé. La dose est d'une à deux cuillerées à soupe matin et soir. Ce Sirop est aussi très efficace contre les Rhumes ordinaires, les Bronchites et les Catarrhes.

PREPARE PAR

LAVIOLETTE & NELSON

PHARMACIENS

1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

J. G. LAVIOLETTE, M. D.

SUCESSEUR

PRIME No 5

UNE MONTRE EN NICKEL

Nous pouvons disposer d'un nombre limité de Montres, que nous offrons à nos lecteurs à aussi bonnes conditions que possible, comme on peut s'en assurer en lisant ce qui suit :

C'est une montre à remontoir, en nickel ; mais une véritable montre et non un mouvement d'horloge dans un boîtier : il suffit de la remonter quelques tours pour qu'elle marque le temps pendant trente heures.

CONDITIONS

Tout abonné qui paiera un an d'avance aura droit à la prime No 5 au prix excessivement bas de 50 centins.

Tout abonné qui paiera six mois d'avance aura droit à la prime No 5 au prix de 75 centins.

Tout acheteur au numéro qui produira 10 coupons consécutifs aura droit à la prime No 5 au prix de \$1.10

Tout porteur de 5 coupons consécutifs aura droit à la prime au prix de \$1.20.

Tout porteur de 1 coupon pourra avoir la prime au prix de \$1.25.

REMARQUES

Pour les personnes qui peuvent se rendre au bureau du CYCLORAMA UNIVERSEL avec leurs numéros, il n'est nécessaire de les couper ; il suffit de produire les numéros pour faire annuler les coupons et avoir droit à la prime aux conditions annoncées.

AVIS

La prime No 2 est épuisée. Nous n'avons qu'une certaine de ces cadrans phosphorescents et ils ont tous été enlevés. Comme il nous est impossible de nous en procurer d'autres pour le moment, la prime No 2 est discontinuée. Nos lecteurs de la ville, et surtout ceux du dehors, voudront bien en prendre note.

COUPON

A DETACHER

DU CYCLORAMA UNIVERSEL

Pour les acheteurs au numero.



BEAUX-ARTS — VIEILLE COUTUME : OYEZ ! OYEZ ! OYEZ !

Le maître. — Où se trouve le pôle Nord ?

Legrand. — Sais pas, m'sieu.

Le maître. — Vous ne savez pas où le pôle Nord se trouve ! N'êtes-vous pas honteux de votre ignorance ?

Legrand. — Mais, m'sieu, Nansen lui-même n'a pu le trouver.

SUIVAIT L'EXEMPLE TROP TOT



— Tu dois parler fortement à Raoul, "son père," je l'ai encore surpris à fumer.

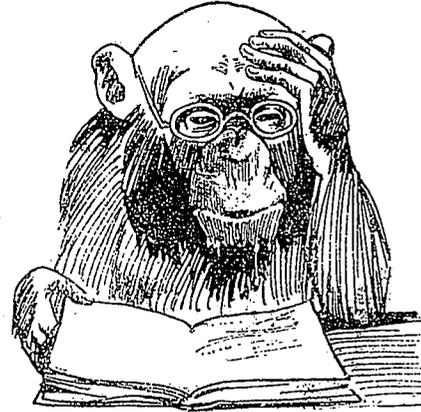
— Ah ! ma chère, les garçons sont tous enfants pareils....

— Oui, je ne discute pas là-dessus ; mais ce que je ne veux pas c'est de les voir essayer à être des hommes.

Bonne faveur

La faveur dont jouit le **Beaume Rhumal** auprès de tous les malades atteints de rhume, toux, grippe, bronchite, est due à sa grande rapidité d'action et à son insurpassable efficacité.

LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



Un savant adepte de Darwin.

MAIS LE VIEUX MONSIEUR LE SAVAIT



J'ai lancé une flèche en l'air....

Elle est tombée à terre, mais je ne sais où.

Le jeune Raoul, âgé de quatre ans, demande à sa mère ce que c'est qu'un filtre ?

— C'est ce dont se sert ta bonne tous les jours à la cuisine ; on met de l'eau par en haut et ça coule par en bas.

— Alors, moi aussi, je suis un filtre.

UNE RÉTORSION DYSPEPTIQUE

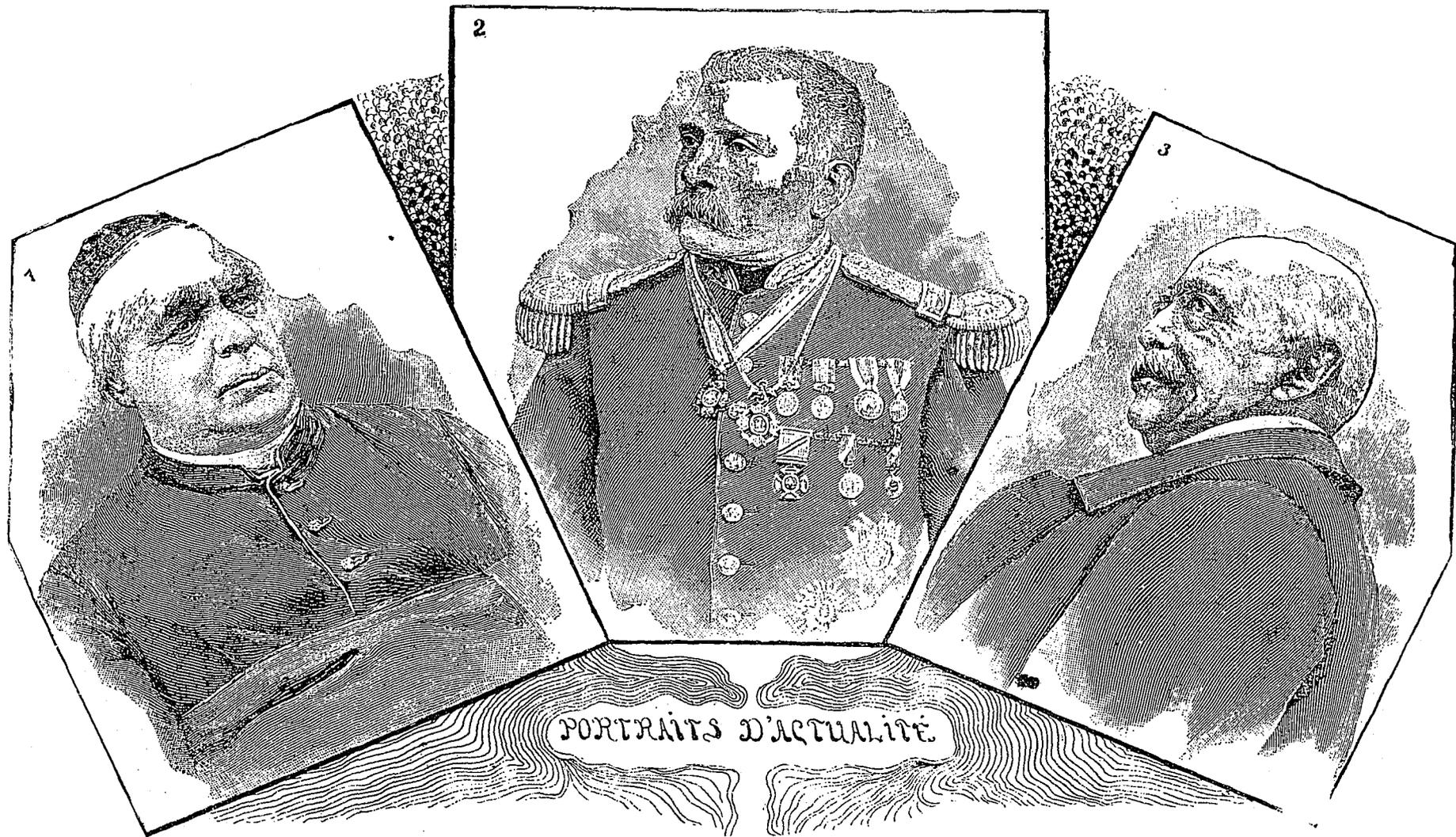


— Mon cher ami, à quoi bon de se dire misérable ! Y a-t-il quelque chose au monde que je possède et que vous n'avez pas ?

— Oui !.... une digestion !

Certaines femmes se soucient médiocrement d'être aimées : il leur suffit d'être préférées.

HENRI ROUJON.



1 — Mgr Sébastien Kneipp, camérier secret de S. S. Léon XIII, curé de Wœrshofen, près Munich, en Bavière. 2 — Le général Porfirio Diaz, élu pour la quatrième fois président de la république du Mexique, est dans sa 69^e année (né en 1828). 3 — Le prince Otto de Bismark-Schœnhausen, duc de Lauenbourg.

CHEZ LES TRAPPISTES



FRÈRE LE CONVERS SONNANT LE RÉVEIL



LE DORTOIR

L'art est convention, particulièrement la peinture.
 SAINT-BEUVE.

En esthétique, comme en chiffons, l'opinion change
 avec la mode.

GUY DE MAUPASSANT.

Un bon peintre donne l'immortalité à un mendiant,
 un mauvais ridiculise un empereur.

LÉON DAUDET.

L'exotisme a ses amateurs, et l'archaïsme ses dévots ;
 il n'y a de populaire que l'art national et contemporain.
 G.-M. VALTOUR.

Entre le temps et nous, c'est à qui tuera l'autre.
 GUY DELAFOREST.

Etre ridicule, c'est tout simplement faire des sottises
 autrement que les autres.

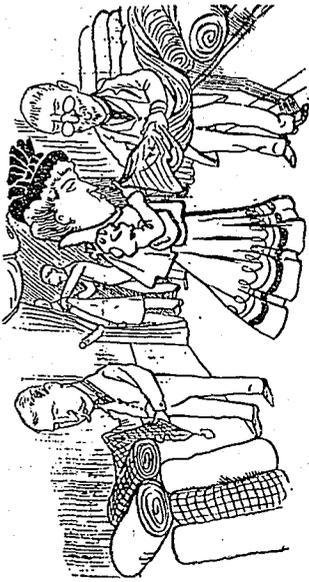
L. DOCQUIER.



BEAUX-ARTS — JESUS EXHORTANT LES APOTRES AU REPOS, peinture de Jacques Tissot.

LA LOI DE LA FEMME, PAR CARAN D'ACHE

A PROROS DE " LA LOI DE L'HOMME "



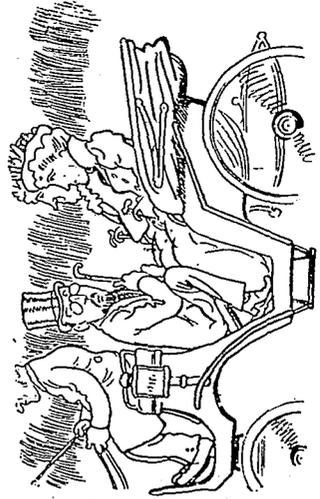
La loi de la femme nous impose le pantalon à rayures quand nous avons envie des petits carreaux.

Osera-t-on prétendre que c'est l'homme qui a trouvé les manches de ces dames ?



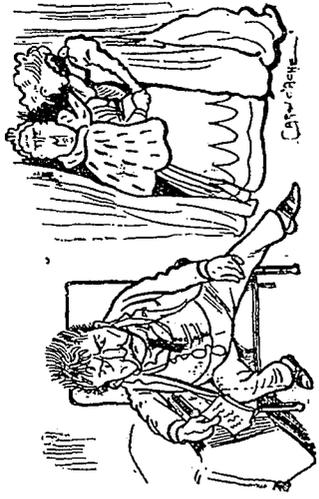
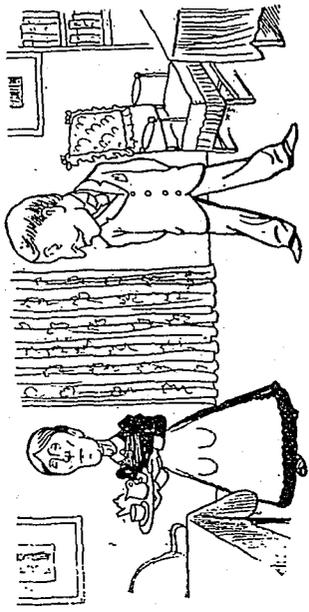
Elle nous fait lire nos lettres... trop tard !

Cette loi inique rabaisse le vrai mérite au profit d'une brillante mais futile apparence.



C'est la femme qui a fait ajouter le second récepteur à votre téléphone.

Ce n'est, certes, pas la loi de l'homme qui a créé le strapontin des voitures de place...



La loi de la femme nous dote d'un personnel domestique de son choix.

La loi de la femme, enfin, nous fait dire un jour : " Dura Lex, sed Lex !... " Traduction : " La Loi est dure, mais c'est la Loi... commune ! "



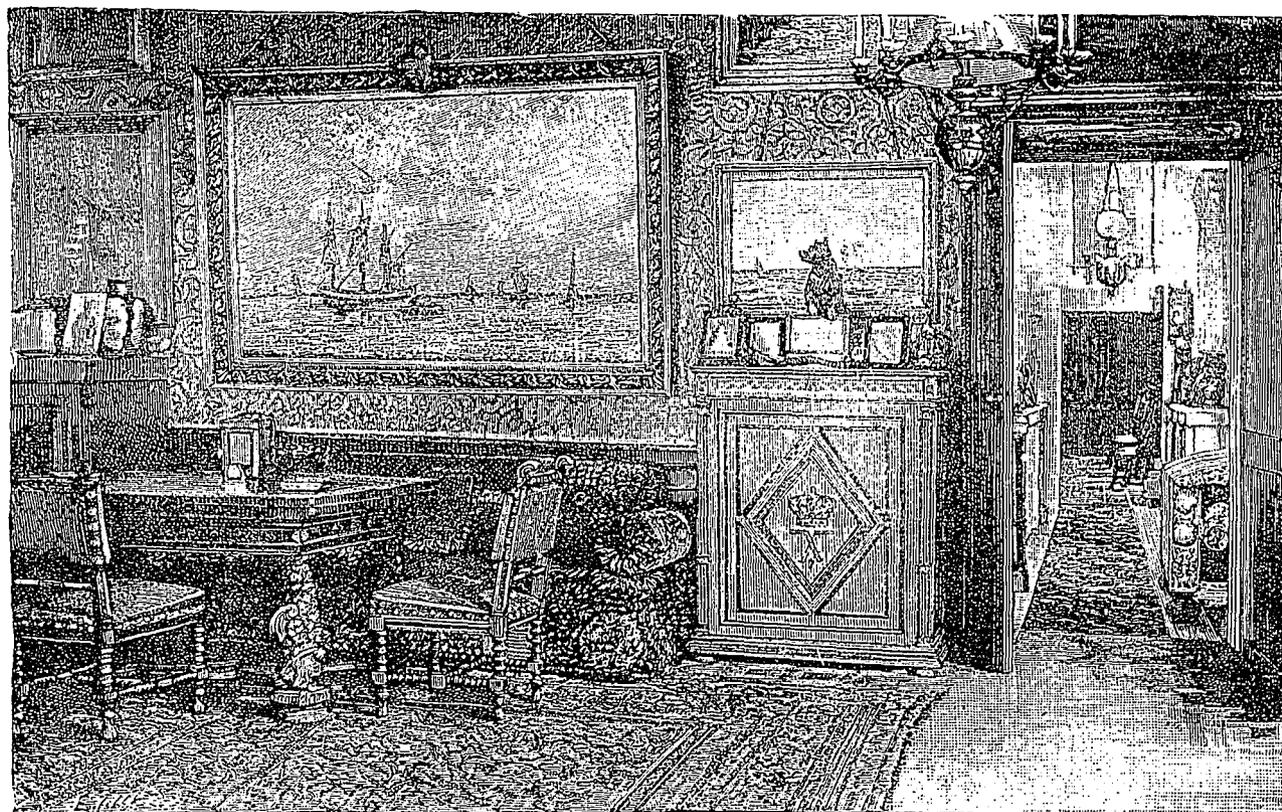
GEORGES I, ROI DE GRÈCE

Georges Ier, roi de Grèce, né le 24 décembre 1845, est montée sur le trône le 5 juin 1863. C'est le second fils de Christian IX, roi de Danemark. Il épousa la princesse Olga, fille du grand duc Constantin de Russie dont il eut six enfants : Constantin, le prince héritier, marié à l'une des sœurs de l'empereur d'Allemagne ; le prince Georges ; le prince Nicolas ; la princesse Marie ; les princes André et Christophe.

L'ILE DE CRÈTE

NOTE — Nous reproduisons ici deux paragraphes de la page 34, rendu inintelligibles par une transposition.

Berovitch-Pacha exerçait en Crète les fonctions de gouverneur général ou *vah*. Nommé prince de Samos après de brillants états de service, il a été deux fois



ATHÈNES — CABINET DE TRAVAIL DU ROI DE GRÈCE

gouverneur de province et notamment du fameux district de Sphakia, au sud de l'île. Pour pénétrer dans ce district, le chemin est ardu et hérissé d'obstacles.

C'est l'inextricable défilé de *Xiloscala* (Echelle de bois), ainsi nommé de l'obligation où l'on est parfois de se servir d'échelles pour gravir les escarpements de ces gorges à pic. C'est encore le défilé d'*Aia-Koumeli* long couloir mesurant de 2 à 5 mètres de large sur au moins 400 mètres de hauteur et deux lieues de longueur. Dès les premières pluies, ce défilé, qui est le lit d'un torrent, devient inaccessible et Sphakia se trouve bloquée.

* *

La Crète est la plus importante des îles qui relient en quelque sorte l'Europe méridionale à l'Asie Mineure. Sa longueur est de 245 kilomètres ; sa largeur varie de 10 à 55 kilomètres.

La Crète est essentiellement montagneuse. Au centre est le mont Ida, sur les hauteurs duquel naquit, disent les légendes, Jupiter.

Il n'y a guère que trois villes, assez importantes : la Canée, qui est au nord-ouest et dont la petite ville d'Halepa n'est qu'un faubourg ; Candie, ou Herakleion, qui compte plus de 20.000 habitants ; elle est le siège du métropolitain ; et enfin Rethymo, située à égale distance



UNE RUE DE LA CANÉE

de la Canée et de Candie, qui compte 10.000 habitants. Il y a en outre un millier de villages dans lesquels sont dispersés 300.000 habitants.

Les traités ont fait de la Crète une île turque, quoiqu'elle soit grecque par le sol, le climat, la position géographique et le vœu de ses habitants. Aussi ont-ils multiplié les insurrections contre les Turcs ; celles de 1821 et de 1866 furent les plus meurtrières.

* *

L'insurrection crétoise est une crise périodique, provoquée par des causes permanentes et dont les prodromes se manifestent presque toujours de la même façon.

Le Parlement local ou Epitrani se réunit quarante jours par an. La majorité de ses membres, Grecs et Turcs, appartient à la religion chrétienne dans la proportion de trois contre un. Le président est donc forcément chrétien. La majorité requise pour que le vote d'une loi soit valable est de deux tiers des voix plus une.

Pour peu que la conduite du *vali* ou des autres fonctionnaires ne convienne pas à quelques électeurs crétois, les députés s'abstiennent de siéger : ils bourent. Le *vali* et les fonctionnaires cherchent à les ramener. S'ils y réussissent, c'est bien. S'ils échouent, si la bouderie s'accroît, les députés se retirent dans la montagne. On profère le cri : " La liberté ou la mort ! " on arbore des drapeaux noirs agrémentés d'emblèmes plus ou moins fantastiques, bref on se met en insurrection. Les massacres commencent.

La Grèce envoie de l'argent. Il y a toujours à Athènes un comité crétois qui sait se procurer des subsides. Des officiers grecs, encouragés en sous-main, viennent rejoindre les insurgés. Et cela dure généralement jusqu'à ce que l'intervention des consuls et quelques concessions réciproques ramènent la bonne intelligence et la paix. Mais l'insurrection n'en a pas moins causé l'incendie d'un certain nombre de propriétés, la destruction de bois d'oliviers et la mort de plusieurs centaines de braves gens.

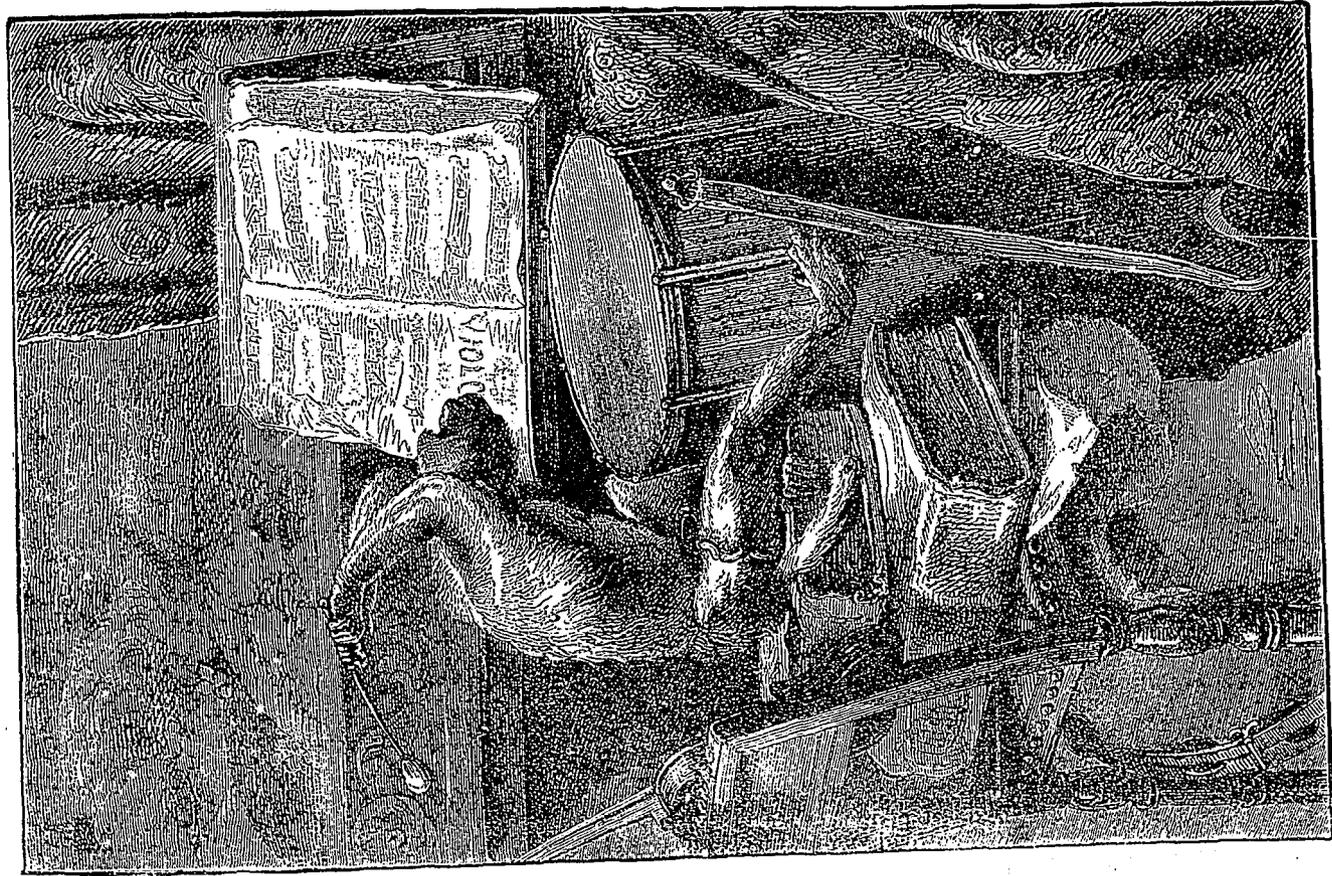
* *

Il suffit de considérer le défilé de Sphakia, que représente une de nos gravures, pour comprendre qu'une poignée d'hommes résolus peut tenir tête à une armée dans un pays montagneux, coupés de gorges profondes et couvert de forêts. Le terrain y est particulièrement propice à une guerre de partisans, avec ses continuelles escarmouches, ses embuscades et ses surprises.

UNE RUE DE LA CANÉE

Malgré la présence des escadres devant la Canée et la surveillance des marins débarqués par les vaisseaux des puissances, la ville n'a pas été épargnée : à deux reprises, les musulmans fanatiques ont incendié le quartier chrétien, aujourd'hui complètement déserté.

Nous reproduisons une épreuve photographique représentant une rue de ce quartier après le désastre. Les maisons ne sont plus que ruines ; des débris de toutes sortes jonchent le sol. Et parmi ces ruines, sur ces débris, un matelot de la flotte mixte, en vareuse grise, monte la garde au nom du concert européen !



MUSIQUE DE CHAMBRE — PEINTURE DE M. PH. ROUSSEAU

Quand un monsieur est de l'Académie, on ne le lit plus en parfaite sécurité, on tend à trouver ses œuvres meilleures ou moins bonnes qu'elle ne sont.

GASTON DESCHAMPS.

Le rire est l'épreuve de la beauté : les femmes qu'il embellit sont de race divine.

HENRI ROUJON.

Le célibataire jouit des enfants comme certains amateurs jouissent des roses, sans les cueillir.

GUY DELAFORÉST.

Après les bienfaits, les noms propres et les dates sont les choses qui s'oublient le plus facilement.

G.-M. VALTOUR.

Les gens du peuple ont des colères violentes qui passent vite, les gens du monde de douces rancunes qui durent longtemps.

ALBERT DELPIT.

On s'immole avec d'autant plus de satisfaction que nos amis font plus d'efforts pour nous en empêcher,

LISÉ BOEHM.

Beaucoup de gens s'imaginent être grimpés sur l'épaule de la renommée, quand ils n'ont pas même atteints le genou.

Si l'ingratitude marquait le visage comme la petite vérole, que de gens horribles !

PH. GERFAUT.

LES SOUCIS DE LA CANDIDATURE



Mes renseignements sont positifs... je ne serai pas réélu député !

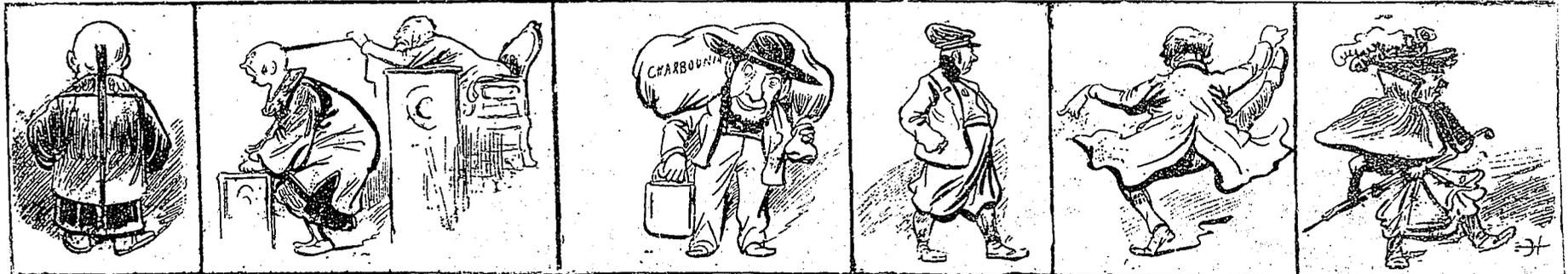
Que devenir ?... Demander une agence d'émigration ?... je ne suis pas assez voyageur !

Tiens !... il y a un député musulman en France !

Si je me peignais en noir ?... mais les nègres n'ont pas de députés !

Dans l'Ouest ?... oui, dans l'Ouest... rabbin ou derviche tourneur.

Ousi je me représentais comme planteur ?... je siégerais en planteur !



— Député chinois ? Oui... le cuivre ne me fait pas peur !

Mais il y a cette satanée queue ! les électeurs, les députés, le Président, tout le monde la tirerait.

Et en France ? député Auvergnat ?... mais je ne connais pas l'Auvergne !

Député cycliste ? mandataire du Touring-Club ?

Non... enfin, j'ai trouvé... je me présenterai comme candidat féministe...

Et je m'engage à siéger en femme, tout le temps !

Erreur n'est pas compte.
M. Boivin a été dîner en ville. Il revient très tard chez lui. C'était justement le soir où il neigeait, et à la campagne (car la scène se passe à quelques lieues de la ville) la neige tient sur la terre.

M. Boivin porte bien son nom, car, ce qu'il a bu n'a certes pas été de l'eau.

Il zigzage un peu sur la route, mais, tant bien que

mal, trouve la porte de sa maison et traverse le jardin pour rentrer. Il voit, au fond, une forme blanche avec un balai en main.

Très fa... fâché ; pas pu ren... ren... rentrer plus tôt... Heu ? J'ai été re... re... retenu... nu à mon bu... bu... bureau, heu !

Il va pour embrasser sa femme et, trébuchant, tombe dans les bras du bonhomme de neige élevé par les enfants. Il l'écrase sous son poids.

On accourut de la maison au bruit ; on le relève, on le met au lit, lui, murmurant, qu'après tout sa... sa femme a tort de lui faire un accueil aussi gla... gla... cial que cela.

Tout a y gagner

Vous avez tout à y gagner en employant le Baume rhumal pour le traitement du rhume, de la toux, de la bronchite.



LA CHASSE AUX LOUPS EN RUSSIE

"L'ÉQUIPAGE DU FRAM"



THÉODORE CL. JACOBSEN, second

FRIDTJOF NANSEN

Un jour, pendant les fêtes du jubilé de la reine Victoria, il y a dix ans, à Londres, un spectateur très attentif, planté debout au bord d'un trottoir pour regarder passer le cortège royal, sentit qu'un pick-pocket mettait la main dans sa poche. Ce spectateur, sur le point d'être volé, avait la physionomie blonde et douce des Suédois ou des Norvégiens, ses yeux bleus, la légère moustache qui dorait sa lèvre supérieure, ses cheveux coupés ras sur un front très blanc et de forme très pure donnaient un caractère quasi-enfantin à sa figure.

Cependant, un enthousiasme sincère pour la vénérable souveraine qui venait de passer devant lui éclatait dans ses gestes et dans ses cris, car il poussait des hurras, comme les Anglais ses voisins, au moment où son porte-monnaie, brusquement, se trouva en péril...

Il continua de crier. Seulement, tandis que sa main droite élevait toujours en l'air et agitait son chapeau,

de sa main gauche il saisit le poignet de son voleur et le maintint immobile tant que dura le défilé. L'homme s'agitait, tirait pour se dégager, donnant de formidables secousses : la main de fer qui le tenait ne lâchait point prise et c'est à peine si tant d'efforts inutiles réussissaient à faire remuer imperceptiblement l'hercule blond qu'il avait voulu détrousser.

Quand la foule se dispersa, contente, après les derniers horse-guards, le jeune blondin qui venait de les contempler avec une si évidente et si obstinée satisfaction lâcha le bras du malandrin, mais ce fut pour le saisir aussitôt au collet et pour le jeter en riant aux mains d'un policeman, qui se chargea de le conduire au constable. Et tandis que les Anglais d'alentour, bons connaisseurs en fait de vigueur et de sang froid, félicitaient à l'envi l'énergique et tranquille étranger, celui-ci se hâta de s'éloigner et d'aller à ses affaires.



ANTON AMUNDSEN, chef mécanicien

Ce simple trait de la vie du docteur Fridtjof Nansen dit assez quel était, tout jeune, son caractère et de quels moyens physiques il disposait pour les redoutables aventures où il s'est jeté depuis lors. L'homme qui arrêtait si gaillardement les voleurs, à Londres, et qui ne se laissait pas détourner de sa contemplation du moment par l'effort même qu'il était obligé de faire pour

défendre son porte-monnaie, avait évidemment, avec des muscles peu communs, la précieuse faculté de se dédoubler pour ainsi dire.

Il vient de se retrouver le même, en effet, capable de poursuivre avec tenacité pendant trois ans un rêve scientifique, tout en se dépensant comme un manœuvre pour la réussite de ses plans.

Quand on apprit, il y a six ans, que Nansen, après tant de héros victimes de leur généreux courage, voulait à son tour aller à la conquête du Pôle-Nord, ceux qui le connaissaient comprirent que tout ce qui pouvait promettre la réussite si la réussite était possible, se trouverait du côté de ce nouvel explorateur.

Et comment l'idée de cet effrayant voyage était-elle venue au jeune Norvégien ? — En étudiant les itinéraires suivis par l'officier anglais Parry, en 1827 ; par les Hongrois Payer et Weyprecht en 1872-74 ; par le commandant américain Markham, de l'expédition Nares, en 1876 ; par le lieutenant Lockwood des Etats-Unis en 1883, Nansen s'était convaincu que, seule, la *Jeanette*, commandée par le capitaine de Long, avait pris le bon chemin, et quoiqu'elle eût péri, en 1881, il résolut de s'engager sur ses traces.



ADOLPH JUELL, cuisinier

L'EQUIPAGE DU FRAM



LARS PETTERSEN, second mécanicien

C'est qu'aussi, trois ans après la ruine de l'expédition de Long, on avait retrouvé de l'autre côté du pôle, sur la côte sud-ouest du Groenland, près de Julianshaab, des débris de vêtements, des papiers de bord, des épaves de toutes sortes provenant du navire naufragé, — d'où cette conclusion, ou du moins cette hypothèse fort probable, qu'il existait des courants poussant de l'Est à l'Ouest, à travers les régions encore inexplorées et jusqu'alors réputées inaccessibles de la mer Polaire, les banquises au milieu desquelles avaient été écrasés les navires trop fragiles des Argonautes du Nord et sur lesquelles ces mêmes voyageurs avaient péri, après d'effrayants hivernages.

Des reliques lamentables de leurs expéditions avaient seules achevé le voyage commencé. Tandis que les hommes mouraient avant d'avoir atteint le but, d'inertes morceaux de bois, poussés par une lente et irrésistible force, avaient sans doute frôlé le pôle !

Nansen s'enflamma pour cette idée, et dès lors son plan fut fait : Construire un navire capable de résister aux formidables pressions des glaces. Moins se précipiter de le faire rapide que de lui donner la forme qu'il fallait pour que la banquise, en le serrant, le soulevât et s'émettât sous lui. Bâtir une cale increvable, y lo-

ger les organes essentiels de la propulsion ; mettre le gouvernail et l'hélice à l'abri des chocs ; installer les logements de l'équipage, de telle sorte que les hommes pussent endurer sans trop souffrir les effrayantes températures de la région des froids ; se pourvoir de tout en vue d'un voyage de trois ou quatre ans sans relâche possible et sans secours à attendre ; avoir des équipages de chiens pour des voyages en traîneau, etc...

Grâce aux souscriptions exclusives de la Norvège, ce programme fut réalisé. Le *Fram* fut construit. On en fit un navire ventru, lourd, calfeutré, long de 39



HJALMAR JOHANSEN, chauffeur

mètres, large de 11, profond de 5m20. ; on le bourra de provisions, d'outils et d'instruments. La machine démontable fut calculée de manière à pouvoir marcher avec peu de combustible, quand la voile ne suffirait pas. L'équipage enfin fut choisi avec soin et composé, en tout de treize hommes.

Quand tout fut prêt, on se mit en route. Il y avait trois ans que Nansen travaillait à ces préparatifs ; il y en avait neuf qu'il combinait scientifiquement son voyage, traçant la route, calculant toutes les étapes, étudiant tous les passages. Le 25 juin 1893, enfin, son plan achevé, l'âme prête, il quittait Bergen pour cingler vers le Nord !

Trois ans plus tard, après avoir atteint et dépassé le 86e degré de latitude, non plus sur le *Fram*, abandonné en route parce qu'il dérivait au Sud, mais sur un trai-

neau traîné par des chiens, il était rencontré au cap Flora par l'équipage de *Windward* et rentra dans sa patrie.

Il avait dépassé de trois degrés la plus haute latitude à laquelle fussent parvenus ses prédécesseurs. Ils n'avaient pu, eux, approcher du pôle à moins de 735 kilomètres ; lui, il avait conquis sur l'inconnu au moins trois cents kilomètres de plus.

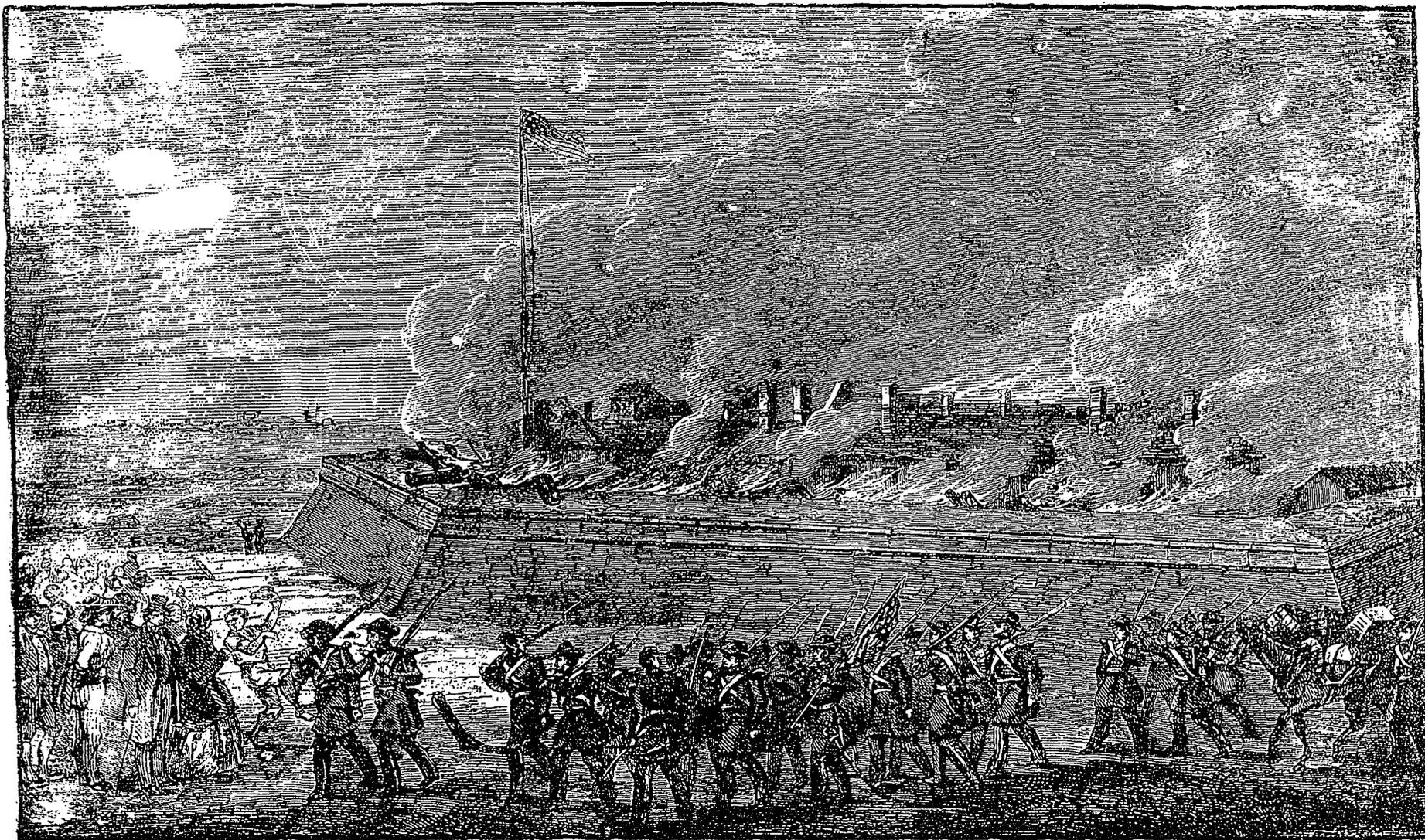
Ce magnifique voyage fut accompli, dans sa première partie avec une facilité relative, grâce aux excellentes précautions prises pour la construction du navire et pour la protection de la santé des hommes. Même, la gaieté des voyageurs persista, tant qu'ils furent réunis, et ils traversèrent sans que leur bonne humeur se démentit un instant les plus rudes épreuves.

Le livre de Nansen qui va paraître bientôt dira ce que furent les autres jours, et de quelle foi persistante il fallait être animé pour pousser quand même en avant, vers le but mystérieux qui semblait s'enfuir, quand le navire, cloué sur la glace, descendait avec elle vers le Sud...

Ce sont des gloires que tout le monde s'accorde à honorer, celles qui sont fondées uniquement sur d'héroïques efforts tentés pour la science, et chacun saluera comme nous avec respect l'homme encore jeune qui a déjà consacré quinze ans de sa vie à étudier, à préparer et à accomplir le plus formidable effort et le plus heureux qu'on ait encore tenté pour vaincre la nature.



PETER HENRIKSEN, harponneur



NORD CONTRE SUD — Les troupes fédérales évacuant le fort Moultrie, après avoir détruit le matériel de guerre

NORD CONTRE SUD

PAR JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

PREMIÈRE PARTIE

I

A BORD DU STEAM-BOAT "SHANNON"

La Floride, qui avait été annexée à la grande fédération américaine en 1819, fut érigée en Etat quelques années plus tard. Par cette annexion, le territoire de la République s'accrut de soixante-sept mille milles carrés. Mais l'astre floridien ne brille que d'un éclat secondaire au firmament des quarante étoiles qui constellent le pavillon des Etats-Unis d'Amérique.

Ce n'est qu'une étroite et basse langue de terre, cette Floride. Son peu de largeur ne permet pas aux rivières qui l'arrosent — le Saint-John excepté — d'y acquérir quelque importance. Avec un relief si peu accusé, les cours d'eau n'ont pas la pente nécessaire pour y devenir rapides. Point de montagnes à sa surface. A peine quelques lignes de ces "blufs" ou collines, si nombreux dans la région centrale et septentrionale de l'Union. Quant à sa forme, on peut la comparer à une queue de castor qui trempe dans l'Océan, entre l'Atlantique à l'est et le golfe du Mexique à l'ouest.

La Floride n'a donc aucun voisin, si ce n'est la Géorgie, dont la frontière, vers le nord, confine à la sienne. Cette frontière forme l'isthme qui rattache la péninsule au continent.

En somme, la Floride se présente comme une contrée à part, étrange même, avec ses habitants moitié Espagnols, moitié Américains, et ses Indiens Séminoles, bien différents de leurs congénères du Far-West. Si elle est aride, sablonneuse, presque toute bordée de dunes for-



LE VAPEUR SHANNON SUR LA RIVIÈRE SAINT-JEAN



Napoléon prononçant un discours du Trône au Sénat

Napoléon, qui saisissait volontiers l'occasion de dire toute sa pensée, même à ses ennemis, interpella à Saint-Cloud, en présence de tout le corps diplomatique, l'ambassadeur d'Autriche, M. de Metternich ; il lui retraça hautement tout ce que lui devait son maître et le roi de Prusse, après la destruction de leurs armées à Austerlitz et à Iéna : "Croyez-vous, ajouta-t-il, que le vainqueur d'une armée française, qui eût été maître de Paris, eût agi avec cette modération ?"

L'accroissement subit et immodéré de l'état militaire de l'Autriche pouvait faire caïndre à Napoléon une nouvelle coalition, d'autant plus que le comte de Stadion, l'implacable ennemi de l'Empereur et de la France, était alors en Autriche le ministre dirigeant. D'après cet ensemble de circonstances graves, et les rapports de ses ministres de la guerre et des relations extérieures, Napoléon adressa, le 4 septembre, au Sénat, un message où il s'exprimait ainsi : "... Je suis résolu à pousser les affaires d'Espagne avec la plus grande activité, et à détruire les armées que l'Angleterre débarquera dans ce pays..... Mon alliance avec l'empereur de Russie ne laisse à l'Angleterre aucun espoir dans ses projets. Je crois à la paix du continent, mais je ne veux ni ne dois dépendre des faux calculs et des erreurs des autres cours ; et puisque mes voisins augmentent leurs armées, il est de mon devoir d'augmenter les miennes." C'était à la face de l'Europe que Napoléon déclarait à la France qu'il avait besoin de nouvelles forces pour repousser une agression qui la menaçait sous le

voile de la paix de Presbourg. En réponse à cette communication, le Sénat vota une levée de cent soixante mille hommes. La France comptait alors douze armées : celle de Pologne, celle de Prusse, celle de Silésie, celle de Danemark, celle de Dalmatie, celle d'Albanie, celle d'Italie, celle de Naples, celle d'Espagne, et des armées de réserve à Boulogne, sur les côtes, sur le Rhin et dans l'intérieur. Profondément indigné de la capitulation de Baylen, et convaincu que cet événement devait amener la retraite de ses troupes sur l'Elbe, Napoléon résolut d'aller lui-même se placer à leur tête, pour soumettre la Péninsule. Mais avant de retourner vers le Midi, il se rendit à Erfurth, où Alexandre allait le rejoindre.

Napoléon arriva le 27 à Erfurth, et alla au devant de l'empereur Alexandre, qui était à Weimar depuis deux jours. Il trouva à Erfurth tous les princes de la confé-



dération, envers lesquels il se plut à exercer son impériale hospitalité. Deux souverains seulement n'y parurent pas : le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche ; mais ce dernier eut soin de faire partir le baron de Vincent, porteur d'une lettre d'excuses pour Napoléon.

Le baron de Vincent arriva à Erfurth plusieurs jours avant Napoléon. L'empressement de l'empereur François dans cette circonstance, signalait son déplaisir de n'avoir pas été appelé à l'entrevue d'Erfurth. Le déplaisir était d'autant plus vif, que cette exclusion, suffisamment motivée par l'attitude hostile que l'Autriche avait

tenu depuis le voyage de Bayonne, prouvait à ce prince que le sort de l'Europe allait se régler sans lui.

Là, dans les épanchements d'entretiens intimes, les deux empereurs resserrèrent les liens d'amitié qui unissaient la France et la Russie ; Alexandre était fier de l'affection que lui témoignait Napoléon : une circonstance fortuite va le prouver d'une manière toute particulière. On avait établi un théâtre français à Erfurth : le célèbre Talma et les acteurs de la Comédie-Française y furent appelés ; chaque jour avaient lieu des représentations auxquelles assistaient les deux empereurs, les souverains de l'Allemagne, leurs ministres, leurs courtisans. Un soir qu'on jouait l'*Œdipe* de Voltaire, au moment où Philoctète, en parlant d'Hercule, prononce ce vers :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux :

Je l'éprouve tous les jours, dit Alexandre en serrant fortement la main de Napoléon. Ces mots, entendus de tous les assistants, retentirent bientôt dans toute l'Europe.

On n'était qu'à cinq lieues de Weymar. Les deux empereurs, accompagnés des rois de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg et de tous les princes de la confédération, se rendirent dans cette résidence, où le duc les avait invités à une fête magnifique : il y eut une chasse au



Dans les montagnes de l'Espagne

— Mais non de sa personne, répondit Texar, et cette justice-là, je m'en charge ! ”

Cependant le *Shannon* avait largué ses amarres. L'avant, écarté par de longues gaffes, prit alors le fil du courant. Puis, poussé par ses puissantes roues auxquelles la marée descendante venait en aide, il fila rapidement entre les rives du Saint-John.

On sait ce que sont ces bateaux à vapeur, destinés à faire le service des fleuves américains. Véritables maisons à plusieurs étages, couronnées de larges terrasses, ils sont dominés par les deux cheminées de la chaufferie, placées en abord, et par les mâts de pavillon qui supportent la filière des tentes.

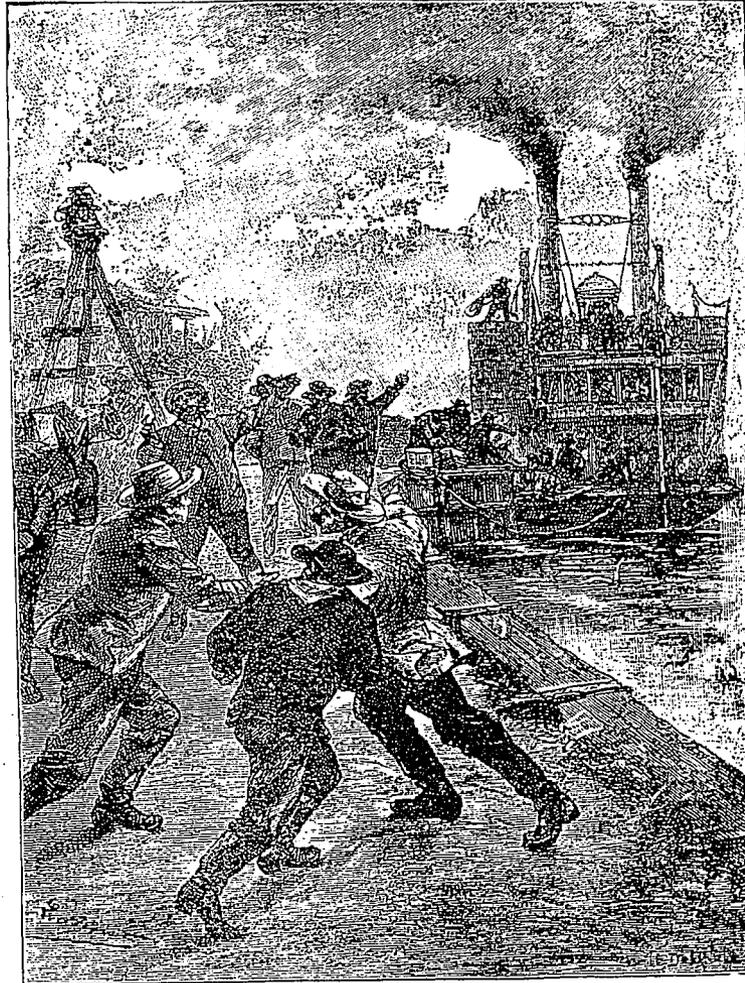
Sur l'Hudson comme sur le Mississippi, ces steam-boats, sortes de palais maritimes, pourraient contenir la population de toute une bourgade. Il n'en fallait pas tant pour les besoins du Saint-John et des cités floridiennes. Le *Shannon* n'était qu'un hôtel flottant, bien que, dans sa disposition intérieure et extérieure, il fut le similaire des *Kentucky* et des *Dean Richmond*.

Le temps était magnifique. Le ciel très bleu se tachait de quelques légères ouates de vapeur, éparpillées à l'horizon. Sous cette latitude du trentième parallèle, le mois de février est presque aussi chaud dans le nouveau monde qu'il l'est dans l'ancien sur la limite des déserts du Sahara. Toutefois, une légère brise de mer tempérerait ce que ce climat aurait pu avoir d'excessif.

Aussi la plupart des passagers du *Shannon* étaient-ils restés sur les rouffles, afin d'y respirer les vives senteurs que le vent apportait des forêts riveraines. Les obliques rayons du soleil ne pouvaient les atteindre derrière les baldaquins des tentes, agités comme des punkas indoues par la rapidité du steamboat.

Texar et les cinq ou six compagnons qui s'étaient embarqués avec lui avaient jugé bon de descendre dans un des box du dining-room. Là, en buveurs, le gosier fait aux fortes liqueurs des bars américains, ils vidaient des verres entiers de gin, de bitter et de Bourbon-whiskey. C'étaient, en somme, des gens assez grossiers, peu comme il faut de tournure, rudes de propos, plus vêtus de cuir que de drap, habitués à vivre plutôt au milieu des forêts que dans les villes floridiennes.

Texar paraissait avoir sur eux un droit de supériorité, dû, sans doute, à l'énergie de son caractère non moins qu'à l'importance de sa situation ou de sa fortune. Aussi, puisque Texar ne parlait pas, ses séides restaient silencieux, et employaient à boire le temps qu'ils ne passaient point à causer.



Cependant Texar, après avoir parcouru d'un œil distrait un des journaux qui traînaient sur les tables du dining-room, venait de le rejeter, disant : “ C'est déjà vieux, tout cela ! ”

— Je le crois bien ! répondit un de ses compagnons. Un numéro qui a trois jours de date !

— Et, en trois jours, il se passe tant de choses depuis qu'on se bat à nos portes ! ajouta un autre.

— Où en est-on de la guerre ! demanda Texar.

— En ce qui nous concerne plus particulièrement, Texar, voici où on en est : le gouvernement fédéral, dit-on, s'occupe de préparer une expédition contre la Floride. Par conséquent, il faut s'attendre, sous peu, à une invasion des nordistes !

— Est-ce certain ?

— Je ne sais, mais le bruit en a couru à Savannah, et on me l'a confirmé à Sainte-Augustine.

— Eh ! qu'ils viennent donc, ces fédéraux, puisqu'ils ont la prétention de nous soumettre ! s'écria Texar, en accentuant sa menace d'un coup de poing, dont la violence fit sauter verres et bouteilles sur la table. Oui ! Qu'ils viennent ! On verra si les propriétaires d'esclaves de la Floride se laisseront dépouiller par ces voleurs d'abolitionnistes ! ”

Cette réponse de Texar aurait appris deux choses à quiconque n'eût pas été au courant des événements dont l'Amérique était le théâtre à cette époque : d'abord que la guerre de sécession, déclarée, en fait, par le coup de canon tiré sur le fort Sumter, le 11 avril 1811, était alors dans sa période la plus aiguë, car elle s'étendait aux dernières limites des États du Sud ; ensuite que Texar, partisan de l'esclavage, faisait cause commune avec l'immense majorité de la population des territoires à esclaves.

Et précisément, à bord du *Shannon*, plusieurs représentants des deux partis se trouvaient en présence : d'une part, — suivant les diverses appellations qui leur furent données pendant cette longue lutte, des nordistes, anti-esclavagistes, abolitionnistes ou fédéraux ; de l'autre, des sudistes, esclavagistes, sécessionnistes ou confédérés.

Une heure après, Texar et les siens, plus que suffisamment abreuvés, se levèrent pour remonter sur le pont supérieur du *Shannon*. On avait déjà dépassé, du côté de la rive droite, la crique Trent et la crique des Six-Milles, qui introduisent les eaux du fleuve, l'une, jusqu'à la limite d'une épaisse cyprière, l'autre, jusqu'aux vastes marais des Douze-Milles, dont le nom indique l'étendue.

Le steam-boat naviguait alors entre deux bordures

d'arbres magnifiques : des tulpiers, des magnolias, des pins, des cyprès, des chênes-verts, des yuccas, et nombre d'autres d'une tenue superbe, dont les troncs disparaissaient sous l'inextricable fouillis des azalées et des serpentinaires. Parfois, à l'ouvert, des criques par lesquelles s'alimentent les plaines marécageuses des comtés de Saint-Jean et de Duval, une forte odeur de musc imprégnait l'atmosphère. Elle ne venait point de ces arbustes, dont les émanations sont si pénétrantes sous ce climat, mais bien des alligators qui s'enfuyaient sous les hautes herbes au bruyant passage du *Shannon*.

Puis, c'étaient des oiseaux de toutes sortes, des pics, des hérons, des jacamars, des butors, des pigeons à tête blanche, des orphées, des moqueurs et cent autres, variés de forme et de plumage, tandis que l'oiseau-chat reproduisait tous les bruits du dehors avec sa voix de ventriloque, — même ce cri du coq à fraise, sonore comme la note cuivrée d'une trompette, dont le chant se fait entendre jusqu'à la distance de quatre à cinq milles.

Au moment où Texar franchissait la dernière marche du capot pour prendre place sur le rouffle, une femme allait descendre dans l'intérieur du salon. Elle recula dès qu'elle se vit en face de cet homme. C'était une métisse, au service de la famille Burbank. Son premier mouvement avait été celui d'une invincible répulsion, en se trouvant à l'improviste devant cet ennemi déclaré de son maître. Sans s'arrêter au mauvais regard que lui lança Texar, elle se rejeta de côté. Lui, haussant alors les épaules, se retourna vers ses compagnons :

« Oui, c'est Zermah, s'écria-t-il, une des esclaves de ce James Burbank, qui prétend n'être pas partisan de l'esclavage ! »

Zermah ne répondit rien. Lorsque l'entrée du rouffle fut libre, elle descendit au grand salon du *Shannon*, sans paraître attacher la moindre importance à ce propos.

Quant à Texar, il se dirigea vers l'avant du steamboat. Là, après avoir allumé un cigare, sans plus s'occuper de ses compagnons qui l'avaient suivi, il parut observer avec une certaine attention la rive gauche du Saint-John sur la lisière du comté de Putnam.

Pendant ce temps, à l'arrière du *Shannon* on causait aussi des choses de la guerre. Après le départ de Zermah, James Burbank était resté seul avec les deux amis qui l'avaient accompagné à Sainte-Augustine. L'un était son beau-frère, M. Edward Carrol, l'autre, un Floridien qui demeurait à Jacksonville, M. Walter



Stannard. Eux aussi parlaient avec une certaine animation de la lutte sanglante, dont l'issue était une question de vie ou de mort pour les Etats-Unis. Mais, on le verra, James Burbank, pour en juger les résultats, l'appréciait autrement que Texar.

« J'ai hâte, dit-il, d'être de retour à Camdless-Bay. Nous sommes partis depuis deux jours. Peut-être est-il arrivé quelque nouvelle de la guerre ? Peut-être Dupont et Sherman sont-ils déjà maîtres de Port-Royal et des îles de la Caroline du Sud ? »

— En tout cas, cela ne peut tarder, répondit Edward Carrol, et je serais bien étonné si le président Lincoln ne songeait pas à pousser la guerre jusque'en Floride.

— Il ne sera pas trop tôt ! reprit James Burbank. Oui ! il n'est que temps d'imposer les volontés de l'Union à tous ses susdites de la Géorgie et de la Floride, qui se croient trop éloignés pour être jamais atteints ? Vous voyez à quel degré d'insolence cela peut conduire des gens sans aveu comme ce Texar ! Il se sent soutenu par les esclavagistes du pays, il les excite contre nous, hommes du Nord, dont la situation, de plus en plus difficile, subit les contre coups de la guerre !

— Tu as raison, James, reprit Edward Carrol. Il importe que la Floride rentre au plus tôt sous l'autorité du gouvernement de Washington. Oui ! il me tarde que l'armée fédérale y vienne faire la loi, ou nous serons forcés d'abandonner nos plantations.

— Ce ne peut plus être qu'une question de jours, mon cher Burbank, répondit Walter Stannard. Avant-hier, lorsque j'ai quitté Jacksonville, les esprits commençaient à s'inquiéter des projets que l'on prête au commodore Dupont de franchir les passes du Saint John. Et cela a fourni un prétexte pour menacer ceux qui ne pensent point comme les partisans de l'esclavage. Je crains bien que quelque émeute ne tarde à renverser les autorités de la ville au profit d'individus de la pire espèce !

— Cela ne m'étonne pas, répondit James Burbank. Aussi, devons-nous attendre de bien mauvais jours aux approches de l'armée fédérale ! mais il est impossible de les éviter.

— Que faire, d'ailleurs ? reprit Walter Stannard. S'il se trouve à Jacksonville et, même en certains points de la Floride, quelques braves colons qui

pensent comme nous sur cette question de l'esclavage, ils ne sont pas assez nombreux pour pouvoir s'opposer aux excès des sécessionnistes. Nous ne devons compter, pour notre sécurité, que sur l'arrivée des fédéraux, et encore serait-il à souhaiter, si leur intervention est décidée, qu'elle fût exécutée promptement.

—Oui !... qu'ils viennent donc, s'écria James Burbank, et qu'ils nous délivrent de ces mauvais drôles !"

On verra bientôt si les hommes du Nord, que leurs intérêts de familles ou de fortune obligeaient, pour vivre au milieu d'une population esclavagiste, à se conformer aux usages du pays, étaient en droit de tenir ce langage et n'avaient pas lieu de tout craindre.

Ce que James Burbank et ses amis pensaient de la guerre était vrai. Le gouvernement fédéral préparait une expédition dans le but de soumettre la Floride. Il ne s'agissait pas tant de s'emparer de l'Etat ou de l'occuper militairement, que d'en fermer toutes les passes aux contrebandiers, dont le métier consistait à forcer le blocus maritime, autant pour exporter les productions indigènes que pour introduire des armes et munitions.

Aussi le *Shannon* ne se hasardait-il plus à desservir les côtes méridionales de la Géorgie, qui étaient alors au pouvoir des généraux nordistes. Par prudence, il s'arrêtait sur la frontière, un peu au delà de l'embouchure du Saint-John, vers le nord de l'île Amélia, à ce port de Fernandina, d'où part le chemin de fer de Cedar-Keys qui traverse obliquement la péninsule floridienne pour aboutir au golfe du Mexique. Plus haut que l'île Amélia et le rio de Saint-Mary, le *Shannon* eût couru le risque d'être capturé par les navires fédéraux, qui surveillaient incessamment cette portion du littoral.

Il s'ensuit donc que les passagers du steam-boat étaient principalement ceux des Floridiens que leurs affaires n'obligeaient point à se rendre au-delà des frontières de la Floride. Tous demeuraient dans les villes, bourgs ou hameaux, bâtissur les rives de Saint-John ou de ses affluents, et, pour la plupart, soit à Sainte-Augustine, soit à Jacksonville. En ces diverses localités, ils pouvaient débarquer par les appontements placés aux escales, ou en se servant de ces estacades de bois, ces "piers," établis à la mode anglaise, qui les dispensaient de recourir aux embarcations du fleuve.

L'un des passagers du steam-boat, cependant, allait l'abandonner en pleine rivière. Son projet était sans attendre que le *Shannon* se fût arrêté à l'une des escales réglementaires, de débarquer sur un endroit de la rive, où il n'y avait en vue ni un village quelconque ni une maison isolée, pas même une cabane de chasse ou de pêche.

Ce passager était Texar.

Vers six heures du soir, le *Shannon* lança trois aigus coups



de sifflet. Ses roues furent presque aussitôt stoppées, et il se laissa descendre au courant, qui est très-modéré sur cette partie du fleuve. Il se trouvait alors par le travers de la Crique Noire.

Cette crique est une profonde échancrure, évidée

dans la rive gauche au fond de laquelle se jette un petit rio sans nom, qui passe au pied du fort Heilman, presque à la limite des comtés de Putnam et de Duval. Son étroite ouverture disparaît tout entière sous une voûte de ramures épaisses, dont le feuillage s'entremêle comme la trame d'un tissu très serré. Cette sombre lagune est, pour ainsi dire, inconnue des gens du pays. Personne n'a jamais tenté de s'y introduire, et personne ne savait qu'elle servit de demeure à ce Texar.

Cela tient à ce que la rive du Saint-John, à l'ouverture de la Crique-Noire, ne semble être interrompue en aucun point de ses berges. Aussi, avec la nuit qui tombait rapidement, fallait-il être un marinier très-pratique de cette ténébreuse crique pour s'y introduire dans une embarcation.

Aux premiers coups de sifflet du *Shannon*, un cri avait répondu immédiatement, — par trois fois. La lueur d'un feu, qui brillait entre les grandes herbes de la rive, s'était mise en mouvement. Cela indiquait qu'un canot s'avavançait pour accoster le steam-boat.

Ce n'était qu'un squif, — petite embarcation d'écorce qu'une simple pagaie suffit à diriger et à conduire. — Bientôt ce squif ne fut plus qu'à une demi-encablure du *Shannon*.

Texar s'avança alors vers la coupée du rouffe de l'avant, et, se faisant un porte-voix de sa main :

— "Aoh ! héla-t-il.

— "Aoh ! lui fut-il répondu.

— "C'est toi, Squambó ?

— "Oui, maître !

— "Accoste !"

Le squif accosta. A la clarté du fanal attaché au bout de son étrave, on put voir l'homme qui le manœuvrait. C'était un indien noir de tignasse, nu jusqu'à la ceinture, — un homme solide, à en juger par le torse qu'il montrait aux lueurs du fanal.

(à suivre)

19, Napoléon était à Saint-Cloud, où le suivit le comte Romanzoff, ambassadeur de Russie.

Cependant, depuis cette époque, à l'ombre des lauriers et même du trône de Napoléon, une conspiration sourde s'attacha dès lors à envenimer ses paroles, à noircir ses projets, à jeter sur les opérations de son gouvernement et sur ses victoires même une défaveur et une méfiance acharnée. Les hommes de ce parti veillaient sur les adversités de l'Empereur ; ils semaient dans la société de sinistres prophéties, et ne cessèrent de flétrir, tous les



malheurs de Napoléon que lorsque, le voyant abattu, ils prirent hautement l'attitude du triomphe, et démasquèrent soudain, toute couverte des livrées impériales, leur longue et secrète conjuration.

Impatient de diriger lui-même en Espagne les opérations militaires, Napoléon part pour Bayonne, où il arrive le 3 novembre ; le 4, il est en Espagne : la victoire y entre avec lui. Le roi Joseph vient au-devant de lui jusqu'à Vittoria. L'empereur marche vers Madrid, dont il faut conquérir la route ; l'armée d'Estramadure, forte de vingt mille hommes, commandée par le comte de Belvédère, défend la ville de Burgos. Napoléon place toute la cavalerie sous les ordres du maréchal Bessières, et donne le commandement du deuxième corps au maréchal Soult. Celui-ci se met en mouvement le 10, et trouve l'ennemi en position à Gamonal, où il est reçu par une décharge de trente pièces de canon. La division Mouton bat le pas de charge ; l'artillerie la soutient, et le duc d'Istrie a débordé l'ennemi. Enfoncés par l'attaque

impétueuse de l'infanterie, les Espagnols éprouvent une déroute complète, et laissent sur le champ de bataille trois mille morts, autant de prisonniers, deux drapeaux et vingt-cinq pièces de canon ; le reste se sauve à Burgos, où les Français pénètrent pêle-mêle avec les fuyards, et les poursuivent de tous côtés. Nos troupes occupent le château de Burgos, que l'ennemi avait bien approvisionné. L'empereur entre avec sa garde à Burgos ; on y recueille des magasins de laine pour une valeur de trente millions

L'armée de Galice, qui était forte de quarante-cinq mille hommes, battue à Bilbao, se voit poursuivie par le duc de Bellune dans la direction d'Espinosa, par le duc de Dantziak dans celle de Villarcayo, et tournée par le duc de Dalmatie dans celle de Reysnosa. Le général Lasalle est à Lerma ; le général Milhaud à Palencia. Valladolid tombe en notre pouvoir. Les Anglais ont débarqué à la Corogne ; une division de leur armée de Portugal tient Badajoz : notre armée brüle de se mesurer avec eux. Pendant ce temps, défaite de nouveau dans les combats de Durango, Guenès, Valmacéda, l'armée de Galice est presque détruite ; le 12, à la bataille d'Espinosa, que livre de duc de Bellune, Blake perd dix mille hommes et cinquante pièces de canon. Parvenu à Reynosa, le duc de Dalmatie achève la ruine de cette armée, et lui enlève ses parcs, ses bagages, ses magasins. Le 16, le duc d'Istrie arrive à Aranda, dirige des partis de cavalerie, d'un côté sur Léon, de l'autre sur Madrid, pendant que le duc de Dalmatie entrait à Santander, où il s'emparait de neuf mille fusils anglais, et saisissait sur la côte plusieurs convois chargés d'artillerie et de munitions.

Les armées de Galice et d'Estramadure, commandées par Blake et la Romana, avaient à peu près disparu aux batailles d'Espinosa et de Burgos ; il restait à atteindre la grande armée d'Andalousie, de Valence, de la Nouvelle-Castille, de l'Aragon, sous les ordres de Castanos, Penas et Palafox ; portée à quatre-vingt-mille hommes, elle occupait en partie Calahorra et Tudela. Le 22, l'empereur transporte son quartier général de Burgos à Lerma. Le duc d'Elchingen entre dans Soria (l'ancienne Numance) et dans Medina-Coeli. Les ducs de Montebello et de Conegliano font leur jonction à Lodosa ; le duc de Bellune est à Venta de Gomez. Les avenues de Madrid, du côté du nord, sont interceptées. Le duc de Montebello marche avec vingt-quatre mille hommes pour présenter la bataille à l'armée espagnole : il la rencontre, le 23, en avant de Tudela, forte de quarante-cinq

mille hommes, avec quarante pièces de canon, et conduite par le général Castanos. Cette armée ne peut résister à l'impétuosité de l'attaque que dirige le général Maurice Mathieu : son centre est enfoncé ; la cavalerie du général Lefebvre y pénètre et enveloppe sa droite. Le général Lagrange complète la victoire en culbutant la ligne de Castanos. Les Espagnols, en pleine déroute, ont à regretter quatre mille prisonniers, trois cent officiers, sept drapeaux, trente pièces de canon, et abandonnent à Tudela d'immenses approvisionnements. Le duc de Conegliano avance sur Saragosse ; le duc d'Elchingen s'est emparé de riches magasins à Agreda.

Ainsi le centre de l'armée espagnole avait été battu à Burgos, la droite à Espinosa, la gauche à Tudela. L'empereur porte son quartier général au village de Bozeguilas ; le 30, le duc Bellune se trouve au pied de la fameuse



se montagne de Somo Sierra, dont dix mille hommes de la réserve espagnole, que commande San Benito, protégés par des retranchements et ayant en batterie seize pièces de canon, défendent le passage. A peine la fusillade et la canonnade sont engagées, que le général Montbrun, à la tête des cheuau-légers polonais, gravit les hauteurs, exécute une des plus belles charges qui aient honoré la cavalerie de la garde, dont ce corps fait partie, et décide l'affaire ; ce régiment se couvre d'une gloire immortelle. Les Espagnols se dispersent dans les montagnes en jetant leurs armes : ils laissent au vainqueur seize pièces de canon, dix drapeaux, deux cents

Me voilà seul dans un village arabe, ne sachant plus m'orienter. Grâce au petit vocabulaire dont se compose ma connaissance de la langue du pays, je parviens à rejoindre mes compagnons de route. Un Arabe appartenant à la classe aisée, parlant un peu d'italien, m'offre de me mettre dans la bonne voie, même sans me demander *bakchiche* (pourboire).

Un employé de l'agence Cook eut l'obligeance d'échanger ma mule contre un bon cheval à la première halte, où nous déjeunâmes. Nous choisîmes de préférence la route de Jedda et de Simoniade pour nous rendre à Nazareth, comme étant moins difficile, pour un aussi grand nombre de personnes, que celle indiquée par le livre du pèlerin.

Nous invitons le lecteur à nous suivre sur la belle route qui conduit de Kaïffa à Nazareth.

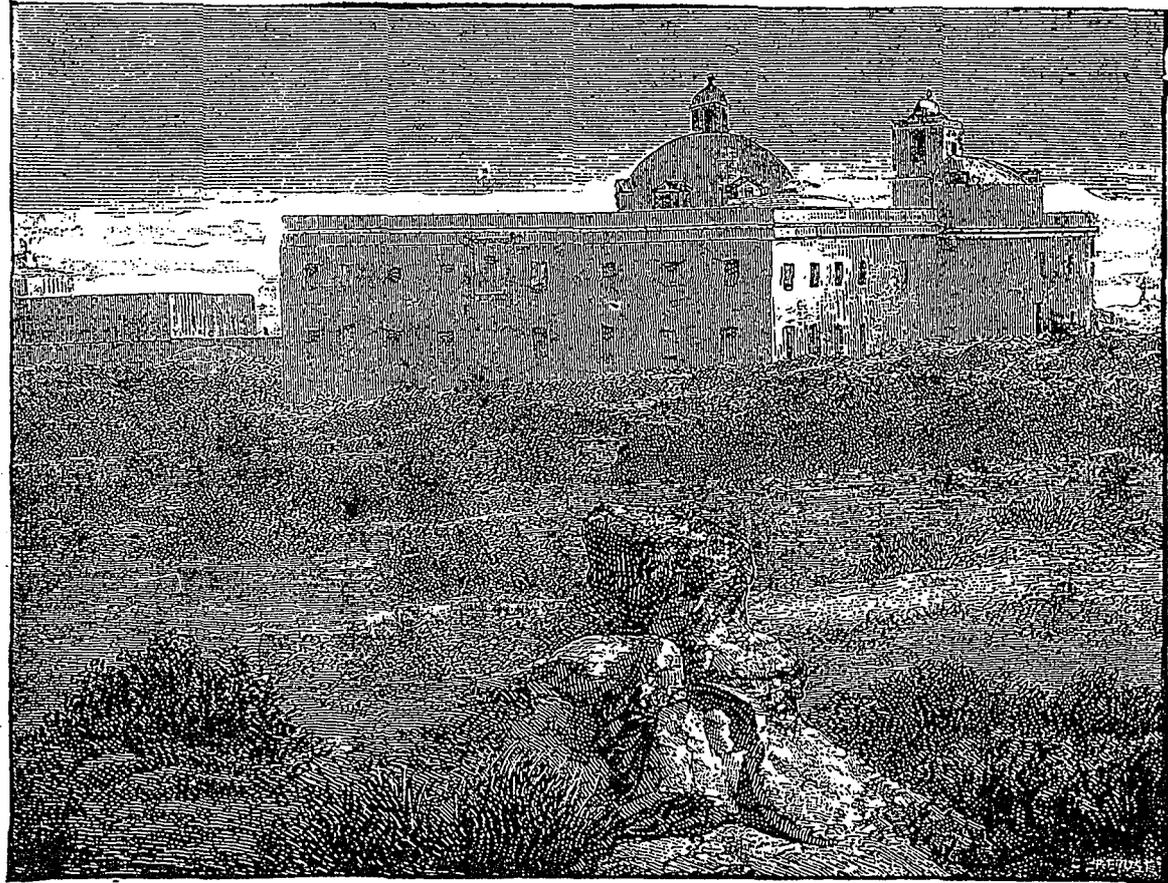
En quittant la ville, le chemin serre de près la chaîne du Carmel, qui s'étend aux montagnes de la Samarie. Ce sont de belles masses de rochers, séparées par de profonds ravins.

Nous regagnons la plaine en passant de vallée en vallée au travers des montagnes.

Dans leurs plis sont cachés quelques villages, dont chaque maison porte le pavillon de branchages sous lequel on passe la nuit. Nous prenons le nord du littoral, où se trouvent de nombreux palmiers. Nous entrons dans les vallées latérales qui commencent la plaine d'Esdreton. Elles sont arrosées par le Cison, que nous traversons à gué.

Voilà ce torrent de Cison, dont les eaux emportèrent l'armée de Sisara ! En hiver, d'autres courants, qui descendent les montagnes de Galilée, viennent s'y joindre, et convertissent fréquemment l'extrémité de la plaine en un lac profond. L'armée turque, battue par Napoléon à Fuleh, ne noya dans le torrent de Cison, qui envahissait alors la plaine. Ce fut près de ces eaux tranquilles qu'Élie fit égorger les quatre cent cinquante prophètes de Baal.

La première journée de notre voyage par la Samarie a été fort rude pour un grand nombre de pèlerins, peu accoutumés au soleil d'Orient, et pourvus, ou plutôt affligés de médiocres montures. Dans les passages difficiles, la caravane est obligée de ralentir sa marche ; de temps en temps, quand le chemin fait un coude, on aperçoit l'interminable défilé, dont l'extrémité se perd dans une gorge de montagnes. Presque tous les pèlerins sont vêtus de blanc. Malgré la diversité des costumes, l'ensemble se détache gracieusement sur le fond brun et



LE COUVENT DU MONT CARMEL

vert des collines.

Nous dépassons le champ de bataille historique de Mageddo, où Israël fut écrasé par les masses égyptiennes jetées sur l'Asie par Néchao.

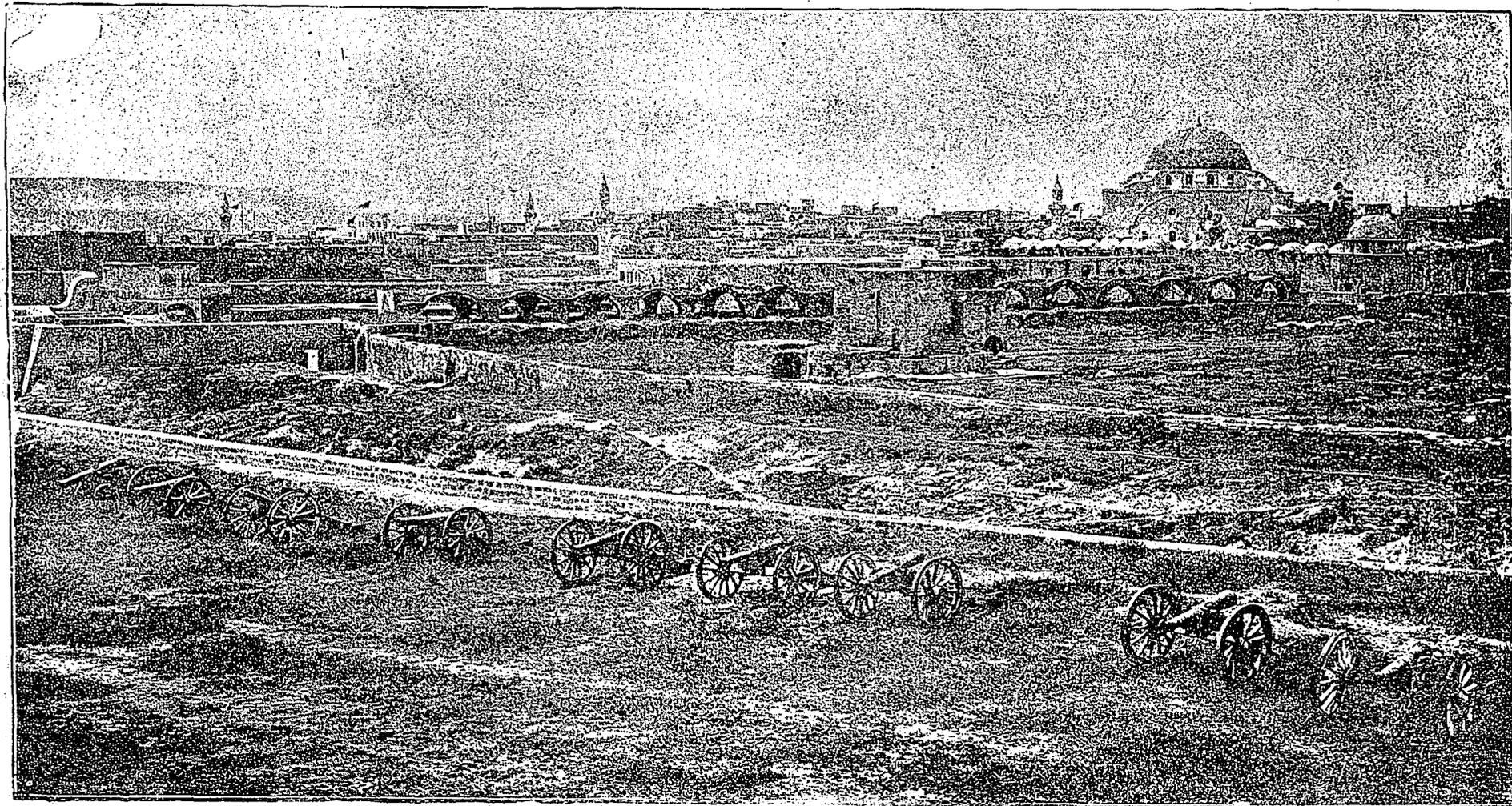
IV

CAMPEMENT DE NAZARETH

Nous entrons dans la plaine d'Esdreton, couverte d'un

frais tapis de verdure, où la riche flore de la Samarie s'étale dans toute sa grâce : nous admirons des scabieuses roses, des liserons bleus et jaunes, des mauves à larges pétales, des iris bleus que nous cultivons dans nos jardins. Mille accidents de terrain, les sentiers qui serpentent, offrent aux regards ce qu'il y a de plus riant, de plus pittoresque.

(à suivre)



VUE GENERALE DE SAINT-JEAN-D'ACRE



EUGÉNIE-BERNARDINE-DÉSIRÉE CLARY, ÉPOUSE DE BERNADOTTE

HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLEON IER

Racontée par un vieux soldat

CHAPITRE XLIII

1814

Le maire de Porto-Ferrajo remit à Napoléon les clefs de la ville ; la mairie devint le palais ; un *Te Deum*, où

assista l'Empereur, fut chanté dans la cathédrale : ainsi se termina l'inauguration de cette souveraineté si récente. L'exercice de son gouvernement ne fut pour Napoléon qu'une administration de famille pendant les dix mois qu'il passa dans l'île. Il étendit le travail des mines, fit des plantations, des constructions, répandit des bienfaits.

Sa mère, sa sœur, la princesse Pauline Borghèse, quittèrent leur palais de Rome, leurs jardins enchantés, pour venir adoucir, sur les rochers de l'île d'Elbe, l'exil d'un fils et d'un frère ; tendres soins, dévouement, tout-à-la-fois, où l'histoire se repose de son austère devoir.

Toutefois, l'île qui renferme Napoléon n'est pour lui qu'un observatoire d'où il voit, d'où il croit entendre la France. Souvent il errait sur ses sommets comme un aigle égaré qui plonge ses regards percants à travers l'immensité pour y chercher sa route vers l'aire paternelle.

plus long, m'apporta une bouteille de Porto qu'il avait omis de faire tiédir.

Les nouvelles qu'on me donna de M. Fairlie, étaient exactement les mêmes qu'à l'ordinaire; et lorsque je lui envoyai annoncer mon arrivée, il me fit dire qu'il serait charmé de me voir le lendemain matin, mais que la brusque nouvelle de mon apparition avait déterminé chez lui des palpitations de cœur, lesquelles l'avaient mis à bas pour le reste de la soirée. Le vent siffla toute la nuit d'une manière effrayante; et, dans ce grand château vide, on n'entendait, ici et là, de tous côtés, que craquements et gémissements sinistres. Je dormis aussi mal que possible, et me levai d'une humeur de dogue, pour me trouver seul ici le lendemain, au déjeuner.

A dix heures, on me conduisit dans l'appartement de M. Fairlie. Il occupait sa chambre habituelle, son fauteuil habituel, et l'accablement habituel de son intelligence et de son corps était exactement ce que je l'avais toujours connu. Lorsque j'entrai, son valet de chambre était debout devant lui, soutenant, pupitre animé, un énorme volume d'eaux fortes, aussi long et aussi large que mon bureau d'avocat. Le misérable étranger grimaçait de la manière la plus abjecte, et semblait prêt à s'évanouir de fatigue, tandis que son maître examinait à loisir chacune des gravures et, s'aidant d'une loupe, en étudiait les beautés cachées.

— Oh ! le meilleur des bons vieux amis, dit M. Fairlie qui s'installa commodément et paresseusement avant de lever les yeux sur moi, êtes-vous bien portant ? .. là, tout à fait bien portant ? .. Savez-vous qu'il est méritoire de venir ainsi me chercher dans ma solitude. Ce cher Gilmore ! ..

J'avais compté que le domestique disparaîtrait quand je serais là, mais il n'en fut rien. Le pauvre diable restait debout, tremblant sous le poids des eaux fortes, en face du fauteuil de son maître, où celui-ci s'était presque recouché, faisant tourner



Il jetait de temps en temps sur la foule un regard soupçonneux. (Page 79.)

tion, le replia convulsivement et le remis dans sa poche en disant :

— C'est impossible !... Un assassinat !... ils n'oseraient !... Ce jour-là il dîna seul et ne voulut voir personne. Dans la soirée, il écrivit à l'impératrice Marie-Louise, qui s'était laissée conduire d'Orléans à Rambouillet pour y voir son père, puis il s'enferma dans sa chambre à coucher avec ses livres et une carte de l'île d'Elbe, sur laquelle il put prendre une idée de la nouvelle résidence qui l'attendait.

QU'ON M'APPORTE L'AIGLE !

Dans la nuit du 19 au 20, Napoléon éprouva une dernière défection à laquelle il fut plus sensible encore qu'à toutes celles qui l'avaient précédée : son premier valet de chambre, en qui il avait toute confiance, et son mameluck Rustan, qu'il avait comblé de biens, ne reparurent pas.

Le matin, ne les voyant ni l'un ni l'autre à l'heure habituelle de leur service, il se contenta de dire, en apprenant leur disparition de Fontainebleau :

— Au fait, j'avais oublié que l'ingratitude était à l'ordre du jour.

La bienveillance que Napoléon n'avait cessé de témoigner à Constant, depuis plus de douze ans qu'il était attaché à sa personne, était telle, qu'au moment même où il venait d'être décidé que, par mesures d'économie, aucun de ces valets de chambre ordinaires ne l'accompagneraient à l'île d'Elbe, il s'en était rapporté à Constant du choix de quelqu'un qui pût le seconder dans son service.

Celui-ci avait jeté les yeux sur le jeune M. Marchand, huissier du roi de Rome, dont l'intelligence et la probité lui étaient connues, et qui était fils de la première berceuse de l'enfant-roi. Constant en avait parlé à l'Empereur, qui l'avait agréé, et M. Marchand avait accepté ce nouveau poste avec reconnaissance.

Il remplaça donc Constant avec le titre de *premier valet de chambre*, et suivit Napoléon à l'île d'Elbe, comme il devait le suivre l'année suivante à Sainte-Hélène, et mêler ainsi son nom à ceux du petit nombre d'hommes que leur dévouement et leur fidélité ont si justement rendus populaires.

Le 28 avril, à dix heures du matin, les voitures de voyages étaient attelées et rangées dans la cour du Che-

val-Blanc. La garde impériale avait pris les armes et formait la haie. A midi précis la porte s'ouvrit, et un huissier annonça à haute voix : *l'Empereur !*

Napoléon parait. Il tend la main à tous ceux qui sont présents, traverse l'appartement à pas précipités, descend rapidement le grand escalier du château, au bas duquel il trouve tout ce qui reste de la cour la plus nombreuse et la plus brillante de l'Europe : c'est le duc de Bassano, le général Belliard, les comtes Anatole de Montesquiou et de Turenne, le colonel Gourgaud, le baron Fain, le colonel Athalin, le chevalier Joanne, plusieurs Polonais, parmi lesquels le général Kosakowski et le colonel Germanowski, qui ont obtenu la faveur de le suivre à l'île d'Elbe, puis les commissaires étrangers et une foule d'autres personnages de distinction.

Aussitôt ce groupe l'entoure : mais il indique par un signe qu'il veut parler. Chacun s'écarte. Tout le monde connaît cette belle scène qu'Horace Vernet a reproduite d'une manière si admirable dans son tableau *Adieux de Fontainebleau* : Napoléon s'avance d'un pas ferme vers ses grenadiers, qui tous, le regard fixe, gardent un silence religieux, et alors, d'une voix sonore comme aux jours de ces plus beaux triomphes, il leur adresse une touchante harangue qu'il termine par ces mots :

Adieu ! mes enfants !... « Je voudrais vous presser tous sur mon cœur ; mais j'embrasserai votre général. »

A ces mots, s'adressant au général Petit et lui tendant les bras.

Venez, général ! ajouta-t-il. Et il l'embrassa avec effusion. Qu'on m'apporte l'aigle, dit-il encore.

Aussitôt le porte-drapeau s'avance d'un pas chance-lant, et tandis que d'une main il couvre ses yeux pour cacher ses larmes, de l'autre il incline son aigle. Napoléon saisit l'écharpe du drapeau et la presse plusieurs fois sur ses lèvres en disant d'une voix plus ferme :

— Adieu, mes vieux compagnons, adieu !

Et, se dérobant avec vivacité à la foule qui le presse, il s'élance dans une voiture au fond de laquelle s'est déjà placé le grand-maréchal et disparaît dans le tourbillon de l'escorte française qui doit le protéger. Aussitôt un cri immense se fait entendre : c'est celui de *vive l'Empereur !*

SUR LE CHEMIN DE L'EXIL

Dans un voyage aussi long que celui de Fontainebleau à Fréjus, Napoléon avait un train trop considé-

rable et une suite trop nombreuse pour pouvoir aller aussi rapidement qu'il en avait le désir plus encore que l'habitude. Le soir de cette première journée, il n'était arrivé qu'à Montargis. Il ne s'y arrêta qu'une heure pour souper, et repartit en se dirigeant vers Lyon.

Une des particularités du voyage, c'est que presque toute la garde impériale était cantonnée dans le pays que Napoléon devait parcourir jusqu'à Nevers. A son passage, elle se trouvait sous les armes ; mais depuis plusieurs jours il lui avait été recommandé par ses chefs de ne faire connaître par aucune parole, par aucun signe, qu'elle plaignit le sort de son Empereur.

Cette troupe d'élite se montra obéissante en cette circonstance. Elle garda le plus morne silence. Ainsi entouré de la milice la plus dévouée que jamais monarque ait eue, Napoléon se montra peut-être plus grand dans cette journée que dans celles qui l'avaient illustré durant sa glorieuse carrière. Il ne fut escorté que par sa garde jusqu'à Briare.

Le 21, Napoléon coucha à Nevers. Il y fut encore reçu aux acclamations de la foule, qui, à ses cris d'enthousiasme, mêla quelques épithètes peu courtoises pour les commissaires étrangers. Ce fut en quittant cette ville qu'il eut la douleur de voir son escorte française remplacée par un corps de Cosaques et d'entendre crier : *Vive les alliés !*

Mais ces contrariétés quelque pénible qu'elles fussent, dans sa position, ne devaient être que le prélude des outrages et des périls qui allaient l'assaillir au-delà de Lyon, qu'il ne fit que traverser dans la nuit du 22 au 23. Tandis qu'il changeait de chevaux, un groupe nombreux, stationné devant la poste, fit entendre les cris de *Vive l'Empereur !* Ce furent les derniers.

A Valence, Napoléon vit, pour la première fois, des bourgeois et des officiers français avec la cocarde blanche à leurs chapeaux. Ils appartenaient au corps d'Au-gereau.

Parmi les papiers qu'on lui remit se trouvait le *Moniteur*, dans lequel était la proclamation que le duc de Castiglione avait faite à son armée à l'occasion du retour des Bourbons, et dans laquelle il accusait Napoléon en lui appliquant l'épithète de *lâche !*...

Après l'avoir lue, l'Empereur se contenta de hausser les épaules en souriant d'un air de mépris. Ce fut également à Valence qu'il entendit crier pour la première fois : *Vive le roi !* Ce cri lui fit éprouver une espèce de tressaillement involontaire.

sonnerais Louis et que je le ferais reconduire à l'instant même hors du château.

— Vous ne me fâchez pas, monsieur Fairlie ; pour votre nièce et en mémoire de son père, je ne vous laisserai pas m'irriter. Mais, avant que je sorte d'ici, vous aurez assumé toute la responsabilité de cette déshonorante concession !

— Non ! non, ne vous fâchez pas ! — n'insistez pas, dit M. Fairlie. Songez donc, Gilmore combien votre temps est précieux. Si je le pouvais, je discuterais avec vous ; mais cela est impossible, — je n'ai pas de quoi suffire à une dispute. . . Vous voulez me bouleverser, vous bouleverser vous-même, bouleverser Glyde, bouleverser Laura ; et tout cela, — mon Dieu ! tout cela pour la chose du monde qui a le moins de chance d'arriver jamais. . . Non, cher ami ; dans les intérêts sacrés de la paix et du calme, non, positivement non.

— Si je comprends bien, alors, vous vous en tenez à la détermination exprimée dans votre lettre ?

— Oui, si vous permettez. . . Charmée que nous ayons finis par nous entendre. . . Remettez-vous ; asseyez-vous là ! . .

Je me dirigeai immédiatement vers la porte, et M. Fairlie, avec une résignation parfaite, fit sonner son timbre : — avant de quitter la chambre, je me retournai, l'interpellant pour la dernière fois.

— Quoi qu'il puisse arriver à l'avenir, monsieur, lui dis-je, rappelez-vous qu'en vous avertissant, j'ai rempli mon devoir envers vous et les vôtres. Comme l'ami fidèle et l'agent dévoué de votre famille, je vous dis, en vous quittant, que jamais une fille à moi n'épouserait un homme, ici bas, avec un contrat comme celui que vous me forcez de dresser pour miss Fairlie.

La porte s'ouvrit devant moi, et le valet de chambre parut sur le seuil.

— Louis, dit M. Fairlie, reconduisez M. Gilmore, et revenez tenir mes eaux fortes !. . . Faites-vous servir un bon lunch, là-bas ; — allez Gilmore ? faites-vous donner un bon lunch, par ces paresseux imbéciles que j'ai pour valets. . .

J'étais trop révolté pour répondre : je tournai sur mes talons, et le plantai là sans ajouter un mot. Il y avait, à deux heures de l'après-midi, un train montant ; et, par ce train-là, je revins à Londres.

Le lundi, j'envoyai le contrat modifié en vertu duquel se trouvaient déshéritées les personnes que miss Fairlie m'avait déclaré, elle-même, vouloir avantager de préférence à qui que ce fût. Je n'avais pas le choix. Si j'avais refusé la rédaction de cet acte, un autre avocat s'en serait chargé.

Ma tâche est remplie. Mon rôle personnel dans les événements de cette chronique de famille ne s'étend pas plus loin que l'endroit où me voici parvenu. D'autres plumes que la mienne raconteront les circonstances étranges qui allaient bientôt survenir. C'est sous le coup d'une impression grave et pénible que j'achève ce bref exposé. C'est sous le coup de cette impression, que je répète ici mes dernières paroles prononcées à Limmeridge-House : — "Jamais une fille à moi, n'aurait épousé un homme, ici-bas, avec un contrat pareil à celui qu'on me forçait à rédiger pour Laura Fairlie."

FIN DU RÉCIT DE M. GILMORE.

Extraits du Journal de Maria Halcombe, formant la suite du récit.

I

Limmeridge-House, 3 novembre

M. Gilmore nous a quittés ce matin.

Son entrevue avec Laura lui avait évidemment causé plus de surprise et de

chagrin qu'il n'en voulait avouer. Sa physionomie et la manière dont il prit congé de nous me fit craindre que, sans le vouloir, elle lui eût révélé le secret "réel" de son abattement et de mon inquiétude. Cette anxiété prit tellement sur moi, lorsqu'il fut parti que je refusai de sortir à cheval avec sir Percival Glyde, et qu'au lieu de cela, je montai immédiatement dans la chambre de Laura.

Dans ces difficiles et tristes circonstances, j'ai dû concevoir de moi une méfiance mêlée de regrets, en découvrant à quel point j'avais méconnu la force de ce malheureux attachement conçu par ma sœur. J'aurais dû savoir que la délicatesse, la généreuse patience, les hauts sentiments d'honneur qui m'attiraient moi-même vers le pauvre Hartright et qui m'avaient amené à l'admirer, à le respecter du fond du cœur, étaient justement les qualités qui devaient avoir l'empire le plus irrésistible sur la sensibilité naturelle de Laura, et la générosité dont la nature l'a douée. Et, cependant, jusqu'à ce que, par un élan spontané, cette chère enfant m'eût ouvert son cœur, je ne m'étais pas doutée que cet attachement nouveau eût pu y jeter de si profondes racines. Je crus d'abord que le temps et quelques soins suffiraient pour l'effacer. Je crains, à présent, qu'il ne demeure en elle et ne la change à tout jamais.

En découvrant que j'avais commis une si lourde erreur de jugement, je me suis sentie disposée à ne plus compter sur moi ; je n'ai plus ni certitude ni résolution. En face des preuves les plus claires, j'hésite sur le compte de sir Percival. J'hésite de même sur tout ce que j'ai à dire à Laura. Ce matin même, la main sur le bouton de sa porte, je ne savais pas encore si je ferais bien de lui poser, ou non, les questions pour lesquelles j'étais venue.

Lorsque j'entraï dans sa chambre, ma sœur y marchait à grands pas avec une

allure impatiente. Elle paraissait surexcitée et nerveuse ; venant au-devant de moi, elle ne me laissa pas le temps de prendre la parole.

— J'avais besoin de vous, me dit-elle. . . Venez vous asseoir avec moi sur le sofa !. . . Marian, je ne puis plus longtemps supporter tout ceci ; — je dois, je veux en finir. . .

Ses joues étaient trop animées, ses gestes trop énergiques, sa voix trop assurée. Ce petit cahier d'exquisses qui lui vient d'Hartright, — ce fatal volume sur lequel, quand elle est seule, elle se complait à rêver, — il était dans une de ses mains. Je commençai par le lui enlever, avec une fermeté mêlée de douceur, et par le déposer sur une table, hors de sa vue.

— Conte-moi tranquillement, chère petite, ce que vous entendez faire, lui dis-je alors. M. Gilmore vous a-t-il donné quelque bon conseil ? . .

Elle secoua la tête. — Non, dit-elle, pas sur le sujet qui me préoccupe. Il a été très-affectueux et très-bon pour moi, Marian, — et j'ai honte de dire que je l'ai affligé par mes pleurs. Je suis d'une faiblesse misérable ; je n'ai plus la direction de moi-même. Dans mon intérêt, dans l'intérêt de tous, il faut que j'aie le courage d'en finir.

— Voulez-vous dire le courage de réclamer votre liberté ? lui demandai-je.

— Non, répondit-elle simplement. Le courage, ma chère, de dire toute la vérité. . .

Elle jeta ses bras autour de mon cou, et posa sa tête sur ma poitrine. Au mur qui lui faisait face, était accroché le portrait de son père, peint en miniature. M'inclinant vers elle, je m'aperçus qu'elle ne le perdait pas de vue.

— Je ne pourrais jamais demander à être délogée continua-t-elle. Quelle que

mes instructions pour qu'il montrât ce billet à lady Glyde quand le moment serait venu. J'obtins aussi de lui l'adresse de l'asile dans lequel Anne Catherick avait été enfermée, et une lettre pour le directeur, annonçant à ce gentleman le retour prochain de sa malade fugitive.

Pendant ma dernière visite à la capitale, j'avais pris mes dispositions pour que notre modeste ménage fût tout prêt à nous recevoir, lorsque nous arriverions à Londres par le train du matin. Cette sage précaution nous mit à même de jouer, dès ce jour-là même, le troisième coup de notre partie, — en recouvrant possession d'Anne Catherick.

Les dates, ici, sont fort importantes. Or, je combine en moi les facultés ordinairement opposées de l'homme sensible et de l'homme d'affaires. Je sais toutes mes dates sur le bout du doigt.

Le mercredi 24 juillet 1850, j'envoyai ma femme, dans un cabriolet, pour me débarrasser tout d'abord de mistress Clements. Un prétendue message de lady Glyde, supposée à Londres, nous suffit pour obtenir ce résultat.

Mistress Clements fut emmenée dans le "cab," et y fut laissée, tandis que ma femme (sous prétexte d'acheter quelque chose dans un magasin) se dérobait habilement et revenait à Saint-John's-Wood, dans notre maison, pour y recevoir la visiteuse attendue. Il est assez peu nécessaire d'ajouter que cette visiteuse avait été désignée d'avance aux domestiques sous le nom de "lady Glyde."

J'avais, sur ces entrefaites, pris avec un autre cabriolet la même route que ma femme, muni d'un billet pour Anne Catherick, où il était dit que lady Glyde gardant mistress Clements pour passer la journée avec elle, il fallait les venir rejoindre sous la protection du bon gentleman qui l'attendait à sa porte, le même qui, naguère, dans le Hampshire, l'avait soustraite aux poursuites de Percival.

Ce "bon gentleman" fit remettre

son billet par un gamin de la rue, et en attendit les résultats, arrêté à une ou deux portes de la maison. Anne avait à peine paru sur le seuil d'icelle, que cet excellent homme fit tout à coup abattre la portière du cabriolet. Ce léger véhicule engloutit sa proie, et partit immédiatement au grand trot.

(On me passera bien, ici, une exclamation incidente : Quel intérêt palpitant dans tous ces détails !)

En cheminant vers Forest-Road, ma jeune compagne ne témoigna aucune crainte. Je puis me montrer paternel, — mieux qu'aucun autre homme, lorsque cela me convient ; et je fus, en cette occasion, d'une paternité tout à fait remarquable. Que de titres n'avais-je pas à sa confiance ! J'avais composé la médecine dont elle s'était bien trouvée. Je l'avais prémunie contre les dangers dont la menaçait sir Percival...

Peut-être, cependant, me fais-je trop complètement à ces droits acquis ; peut-être avais-je tenu trop peu de compte de la subtilité instinctive qu'on remarque souvent chez les personnes d'une intelligence débile ; — le fait est que je négligeai de la préparer assez au désappointement qu'elle allait subir en entrant chez moi. Lorsque je la conduisis dans le salon, lorsqu'elle n'y vit personne autre que madame Fosco, laquelle lui était complètement inconnue, — elle laissa percer l'agitation la plus violente ; quand elle aurait flairé le danger dans l'air, comme un chien subodore la présence d'une personne qu'il ne voit pas, ses craintes n'eussent pu se manifester plus soudainement, ni d'une manière plus inexplicable. Ce fut en vain que j'em'interposai. J'aurais encore pu, à la rigueur, apaiser l'alarme dont elle souffrait ; — mais cette grave maladie de cœur dont elle avait si fréquemment ressenti les atteintes, n'était point accessible aux palliatifs de l'ordre moral. A mon indicible horreur, elle fut prise de convulsions ; — ébranlement de

tout le système qui, dans son état particulier, pouvait d'un moment à l'autre la coucher morte sous nos yeux.

On envoya chercher le médecin le plus proche, dont les services immédiats furent requis au nom de lady Glyde. Ce fut un grand soulagement pour moi de trouver en lui une véritable capacité. Je lui dépeignis ma visiteuse comme une personne faible d'esprit et fort sujette à d'étranges illusions ; je m'arrangeai, de plus, pour n'avoir d'autre garde que ma femme auprès de l'intéressante malade.

L'infortunée, au surplus, était trop mal pour nous laisser la moindre inquiétude sur ce qu'elle pourrait dire. La seule crainte qui, en ce moment, pesait sur moi, c'était que la fausse lady Glyde ne vint à mourir avant que la vraie lady Glyde ne fût arrivée à Londres.

J'avais écrit, dans la matinée, à madame Rubelle, pour lui demander de venir me joindre chez son mari, dans la soirée du vendredi 26 ; j'avais en même temps écrit à Percival de montrer à sa femme la lettre à elle adressée par M. Fairlie, de lui faire croire que Marian était partie en avant, et de me l'expédier en ville, par le train de midi, dans cette même journée du 26.

En y réfléchissant, effectivement, j'avais compris à quel point il était nécessaire, vu l'état de santé d'Anne Catherick, de hâter les événements et d'avoir lady Glyde à ma disposition plutôt que je ne l'avais arrangé dans le principe. Au milieu des incertitudes terribles qui m'assiégeaient, quelles autres instructions pouvais-je maintenant donner ? Il fallait s'en remettre désormais au hasard et au médecin.

Mes émotions se trahissaient par de pathétiques apostrophes que j'avais tout juste assez de sang-froid pour mettre au nom de "lady Glyde", lorsqu'elles m'échappaient devant des tiers. A tous autres égards, en ce jour mémorable, Fosco ne fut qu'un astre absolument éclipsé.

La malade passa une mauvaise nuit ;

— elle s'éveilla tout à fait à bout de forces ; — mais, à mesure que le jour avançait, elle se ranima d'une manière étonnante. En même temps qu'elle, mes facultés élastiques reprurent vie. Je ne pouvais recevoir de réponse de Percival et de madame Rubelle que dans la matinée du lendemain 26.

Prévoyant qu'ils suivraient mes instructions (ce dont, sauf accident contraire, j'avais lieu d'être certain), j'allai m'assurer d'une voiture de remise, destinée à lady Glyde, lorsque j'irais la prendre au chemin de fer ; et je donnai ordre qu'elle fût devant ma porte, bien exactement, le 26, à deux heures de l'après-midi. Après avoir vu enregistrer la commande, j'allai régler quelques détails avec M. Rubelle.

Je me procurai aussi les services de quelques gentlemen, en situation de me fournir certaines attestations dont je ne pouvais me passer. Je connaissais l'un d'eux personnellement ; l'autre était lié avec M. Rubelle. Tous deux étaient de ces hommes dont l'esprit vigoureux sait s'élever au-dessus d'étroits préjugés ; — tous deux avaient à lutter momentanément contre de grands embarras matériels ; tous deux croyaient en moi et en mon étoile.

Il était plus de cinq heures du soir, lorsque tous ces soins pris, je rentrai chez moi. J'appris en y arrivant qu'Anne Catherick était morte... Morte le 25, et lady Glyde ne devait arriver à Londres que le 26 !

Je fus étourdi du coup. Méditez sur ces mots : Fosco, étourdi !

Il était trop tard pour revenir sur nos pas. Déjà, préalablement à mon retour, le docteur s'était officieusement chargé, pour m'en épargner l'embarras, de faire enregistrer la mort à sa véritable date.

Ma grande combinaison, irréprochable jusqu'alors, avait désormais son côté faible ; — nuls efforts de ma part ne pouvaient modifier le fatal événement du 25 avril. Avec un mâle courage, je ne voulus plus songer qu'à l'avenir. Les intérêts de

à la fin de sa lettre m'a presque effrayé.

Mention faite de ce qu'il n'a vu, ni entendu quoi que ce soit, au sujet d'Anne Catherick, il s'interrompt tout à coup, et, de la façon la plus brusque, la plus mystérieuse, il me laisse entendre que depuis son retour à Londres, il a été constamment guetté, constamment suivi par des hommes dont la figure lui est inconnue. Il reconnaît qu'il lui serait impossible de justifier ce bizarre soupçon en désignant, en dénonçant telle ou telle personne en particulier ; mais il déclare que le soupçon lui-même ne le quitte ni jour ni nuit. Cela m'a effrayé, parce qu'il semblerait en résulter que sa préoccupation, au sujet de Laura, porte peu à peu le trouble dans son esprit. Je compte écrire immédiate-

ment à quelques-uns des anciens amis de ma mère, fort influent à Londres, et le recommander chaleureusement à leur bienveillance. Changer de séjour et changer de travaux peut lui être indispensable ; — il faut peut être cela pour le sauver, en effet, dans cette passe critique de son existence.

A mon grand soulagement, sir Percival s'est fait excuser de ne pas déjeuner avec nous. "Il avait pris chez lui, de bonne heure, une tasse de café ; sa correspondance l'y retenait encore. Sur les onze heures, si ce moment leur convenait, il aurait l'honneur de venir trouver miss Fairlie et miss Halcombe."

Pendant qu'on nous rendait ce message, mes yeux étaient arrêtés sur le visage de

Laura. En entrant chez elle, le matin, je l'avais trouvée d'un calme, d'une tranquillité inexplicables, et qui restèrent les mêmes pendant tout le déjeuner ; même une fois chez elle, et tandis qu'assises sur le sofa nous attendions sir Percival, elle conserva tout son sang-froid.

— N'ayez pas peur de moi, Marian, se borna-t-elle à me dire ; je puis bien faiblir avec un vieil ami comme M. Gilmore, où avec une sœur chérie comme vous ; mais devant sir Percival, soyez sûre que je tiendrai bon . .

Je la regardais, et je l'écoutais avec une surprise muette. Depuis tant d'années que nous vivions dans l'intimité la plus étroite, cette force passive de son caractère m'avait été cachée, — et cachée aussi à

elle-même jusqu'à ce que l'amour l'eût mise en relief, jusqu'à ce que l'amour l'eût développée.

Au moment où la pendule sonnait onze heures, sir Percival vint frapper à la porte, et fut admis. Pas un trait de son visage qui ne trahit une anxiété, une agitation contenues. La toux sèche et sifflante qui le tracasse la plupart du temps, semblait avoir redoublée. Il s'assit devant la table, en face de moi, et Laura demeura près de moi. Je les regardais attentivement l'un et l'autre ; il était le plus pâle des deux.

(à suivre.)

DEVINETTES.



Cette jeune fille cherche son papa qui était couché il y a un instant.



Le gardien du tir se trompe en croyant qu'un troisième tireur est devant la cible. Cherchez où il est.



Où donc est le gardien qui arrange ces tombes ?



PURIFIEZ VOTRE SANG

AU MOYEN DU

**GOUDRON
DE
NORVEGE**

C'est le dépuratif du

Sang par excellence

IL EST BIEN

SUPERIEUR A LA SALSEPAREILLE

Et ne manque jamais de guérir
les maladies chroniques ré-
sultant le plus souvent
d'un

SANG VICIE

TELLES QUE

**Les vieilles bronchites,
Les maladies de la gorge,
Les catarrhes,
Les maladies des
Rognons et de
La Vessie,
Les maladies de la peau,
etc., etc.**

GRAND FLACON

D'UN DEMIARD :

PRIX: - - 25 CTS

Chez tous les pharmaciens

DEMANDEZ-LE

Lisez ! Lisez !

NORD CONTRE SUD

PAR JULES VERNE

Cet ouvrage est l'un des plus intéressants du célèbre écrivain, auteur des voyages extraordinaires : VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS, DE LA TERRE A LA LUNE, AUTOUR DE LA LUNE, etc.

Il s'agit, cette fois, d'un roman historique, dont les scènes émouvantes se mêlent aux épisodes les plus marquants de la guerre pour l'abolition de l'esclavage, chez nos voisins des Etats-Unis.

Pas un de nos lecteurs qui n'ait entendu parler, plus ou moins, de cette guerre de Sécession ; cependant peu la connaît dans tous ses détails. L'auteur s'acquitte admirablement bien de la tâche qu'il s'est donnée et qui se résume dans ces deux mots : "Instruction—Récréation."

Le récit se déroule plus particulièrement dans les Etats du Sud, et surtout en Floride, mais comme les personnages s'occupent de ce qui se passe autour d'eux, le lecteur peut suivre ainsi les diverses phases d'une lutte toujours palpitante d'intérêt.

NORD CONTRE SUD

sera publié par LE CYCLOGRAMME UNIVERSEL accompagné d'une carte spéciale du théâtre des événements et

DE 100 GRAVURES

Commence dans ce numéro

\$1,000

DE RECOMPENSE offertes pour un sirop plus agréable au goût et qui guérira la

TOUX, les RHUMES, l'ASTHME, plus rapidement que le



Marque de commerce

MENTHOL COUGH SYRUP

Roy & Boire Drug Co., Propriétaires.

EXCELLENTS RESULTATS

Roy et Boire Drug Co., Messieurs — Je suis heureux de pouvoir dire que j'ai obtenu d'excellents résultats dans presque tous les cas où j'ai prescrit le Menthol Cough Syrup. C'est une préparation élégante et efficace qui mérite la confiance public.

E. SYLVAIN, M.D.

No 999 rue Elm.

En vente dans toutes les pharmacies et épiceries:

25 CTS LA BOUTEILLE

R. BEAUGRAND & CIE,

AGENTS GENERAUX POUR LE CANADA,

222-224, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

LANGELIER & CIE

AGENTS-FINANCIERS

No 16, Rue Saint-Sacrement

BUREAU No 4 MONTREAL

ARGENT A PRETER SUR BILLETS, HYPOTHEQUES, ETC., ETC.

ACHATS ET VENTES DE DEBENTURES, BONS DU GOUVERNEMENT, ETC., ETC.

Imprimerie

Biladeau

1635, RUE NOTRE-DAME

(En face de la rue St-Jean-Baptiste)

MONTREAL

On se charge de travaux d'imprimerie en general: *

LIVRES, BROCHURES, JOURNAUX, REVUES, ETC.

SPECIALITE :

IMPRIMES POUR LE COMMERCE

PRIX TRES MODERES

P.-D. Biladeau, Gerant

N. LEVEILLE

Marchand-Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt.

No 138¹, RUE SAINT-LAURENT

MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assortiment de

DRAPS, CASIMIRS, TWEEDS de premiere qualite et de Patrons les plus nouveaux.

BONNES OCCASIONS

Pour un mois

Pour un mois

SEULEMENT



SEULEMENT

Pour faire place aux importations qui nous arriveront d'Europe au mois de mai, nous sommes disposés à écouler toutes les marchandises que nous avons maintenant en magasin à des prix spéciaux.

Avantages Exceptionnels

POUR UN MOIS SEULEMENT

BAS PRIX SANS PRECEDENT

VENEZ NOUS VOIR

Gros et detail

The American Clock Co.

1611, RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

ON DEMANDE DES AGENTS

F. CANAC-MARQUIS

FABRICANT DE

Colle et d'Huile de Pieds de Boeufs

MARCHAND DE

CORNES, OS, ETC.

MANUFACTURE: ST-MALO, P. Q.

BUREAU: 3, PLACE SANS-BRUIT

QUEBEC.

LA LIBRAIRIE

ANCIENNE ET MODERNE

LIVRES NEUFS ET D'OCCASION

COLLECTION DES

Principaux Romanciers

FRANCAIS

Dernières nouveautés recues chaque semaine. Grand choix d'ouvrages d'occasion.

SPECIALITE de LIVRES CANADIENS

RELIURES ET IMPRESSIONS

Attention particulière aux commandes par la poste

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,

Libraires-Commissionnaires

TELL. BELL 696.

1617, RUE NOTRE-DAME

R. WILSON SMITH

COURTIER

EN VALEURS DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND:

Debentures Municipales
Bons du Gouvernement, et
Actions de Chemins de fer
Valeurs de premiere classe
convenables pour place-
ments en fidei-commis. Tou-
jours en mains.

1824, NOTRE-DAME

MONTREAL